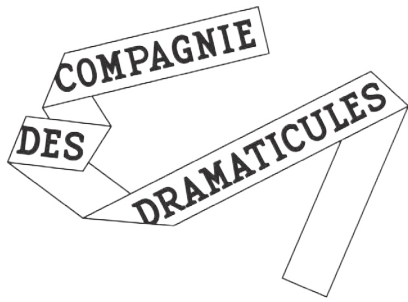




Revue de presse

Compagnie des Dramaticules

Les quatre dernières créations

Hamlet, création novembre 2018

Don Quichotte, création juin 2016

L'Ubu roi des Dramaticules, création novembre 2014

Affreux, bêtes et pédants, création janvier 2014

Hamlet

Création en novembre 2018 au Théâtre de Châtillon



Jérémie Le Louët et les membres de la compagnie des Dramaticules présentent un remarquable *Hamlet*, foisonnant et jouissif, animant la scène d'une fièvre et d'un talent comme on en voit peu.



Photo © Doisne Studio Photo - Pierre-Antoine Billon, Jonathan Frajenberg et Anthony Courret dans *Hamlet*

Le théâtre offre parfois des moments de jubilation absolue, lorsque tout concourt à plaire à l'esprit autant qu'aux sens. Le dernier spectacle de la compagnie des Dramaticules est de ceux-là, et Jérémie Le Louët et son équipe ont réalisé un travail d'une exceptionnelle qualité. Adaptant le *Hamlet* de Shakespeare en le nourrissant des textes qui l'ont précédés autant que de ceux qu'il a inspirés, de Saxo Grammaticus (qui révéla ce personnage dans sa geste danoise) jusqu'à Freud (qui en interrogea le motif narcissique et vengeur), Jérémie Le Louët signe une adaptation brillante, à la fois pertinente et astucieuse, aussi cultivée que subtile. La mise en scène, qui organise les conditions d'une interrogation sagace et espiègle sur l'essence et les pouvoirs du théâtre, est d'une ingéniosité fascinante. Les comédiens passent d'un rôle à un autre avec une aisance et une fluidité sidérantes. Et dans le même temps – et là est peut-être la réussite la plus patente de ce spectacle – tout semble simple, évident, clair et accessible. Pas de lourdeur démonstrative, pas d'effets inutiles, aucune redondance, aucune insistance : tout est limpide et intelligible. Trouvailles farcesques, traits d'humour et moments d'émotion s'enchaînent avec une rare élégance.

Une magistrale synergie des talents

Horacio (époustouflant Pierre-Antoine Billon) ouvre le spectacle en bateleur truculent, accueillant les spectateurs invités au banquet des noces de Claudius et Gertrude. La convention théâtrale est d'emblée interrogée, et le public se trouve pris dans le cyclone d'une mise en abyme dont l'œil est la folie d'Hamlet, victime et organisateur des affres de la représentation. Jérémie Le Louët irradie en Hamlet, prince de la scène comme le fut en son temps Laurence Olivier, auquel il rend un plaisant hommage en lui ressemblant sans jamais le singer. Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg et Dominique Massat l'entourent et incarnent les autres personnages de la tragique histoire de l'héritier du Danemark avec un abattage et un brio flamboyants. Les scènes entre Rosencrantz et Guildenstern sont absolument désopilantes, comme le sont celles où Claudius tâche désespérément de remettre de l'ordre dans son royaume en décapilotade ; la douleur de Gertrude est poignante, l'apparition du spectre du roi assassiné est magistrale, autant que celle où Hamlet découvre le cadavre d'Ophélie : les émotions farandolent sur un rythme effréné et l'ensemble compose un spectacle de très haute tenue, où l'intelligence rivalise avec la beauté. A ne surtout pas rater !



Photo © Doisne Studio Photo - Dominique Massat, Pierre-Antoine Billon et Julien Buchy dans Hamlet

Si lors d'une consultation psychanalytique, vous vous surprenez à parler d'« Hamlet », vous pouvez penser qu'à votre insu, vous avez sûrement écopé du syndrome d'Hamlet. Mais il n'est pas besoin de tourner autour du fauteuil de Freud pour plonger dans l'univers d'Hamlet. Hamlet est une figure strictement théâtrale dans la mesure où son apparition pointe du doigt tous les petits Hamlet anonymes, infantiles, tous les exclus de la norme et de la convention, du politiquement correct, qui n'auraient d'autre excuse que d'être fous, malades, inadaptés, insupportables.

Hamlet fait mal, Hamlet est odieux et particulièrement dangereux parce qu'il refuse les apparences et qu'il est susceptible de déchirer les voiles, démasquer quiconque retranché dans ses mensonges, ses peurs, ses illusions, et il frappe aussi bien sa mère, son beau-père, son amante Ophélie ...

Et pourtant, une certaine candeur émane de ce personnage comme celle d'un enfant qui exprime ses sentiments sans s'occuper du qu'en dira-t-on. En somme, quoique cela soit quelque peu réducteur, il est possible de voir en Hamlet, un adolescent attardé qui ne cesse de se faire violence, coincé entre un moi néantisé et un surmoi représenté par les instances patriarcales, le père fantôme, le beau-père et sa propre mère. Le théâtre justifie cette tentation de dépassement, d'irruption d'un moi imaginaire qui catalyse l'énergie, effectue le va et vient entre une réalité condescendante et ses manifestations indécentes, obligeant l'acteur à endosser plusieurs peaux, et parfois à commettre l'effraction, la pire ou la meilleure celle d'Hamlet qui plonge sa main dans son cœur au risque d'en crever.

La mise en scène de Jérémie Le Louët, magnifique interprète d'Hamlet, fait penser à un inventaire désordonné et fou que le personnage lui-même aurait culbuté dans un grenier enchanté où pèle mèle se retrouvent les photos des rois et des reines sur papier glacé de Jour de France, l'ambiance désuète et vaporeuse d'un salon de casino, les copies de tableaux de maîtres, les coulisses d'un théâtre musée avec tous ses accessoires et même les silhouettes cartonnées de Victor Hugo et Shakespeare. Le dispositif vidéo devient un outil théâtral parfaitement maîtrisé qui manifeste sa réelle impudeur, sa volonté de voyeurisme, son aspect prédateur. Il faut voir comment Laërte, ce personnage secondaire se transforme soudain en tribun ouvriériste opposant au pouvoir du Roi fantoche.

Un sale gosse que cet Hamlet qui ose donner un coup de pied dans la montagne des archives et des commentaires le concernant, le résultat est un spectacle déboussolé, déconcertant, festif et visuellement captivant, servi par des comédiens remarquables qui jouent plusieurs rôles. Une réussite spectaculaire qui fait résonner cette jeunesse qui bouillonne chez Hamlet, en tant que phénomène théâtral !



A voir d'urgence : le foutraque « Hamlet » de Jérémie Le Louët



Photo © Doisne Studio Photo - Dominique Massat, Anthony Courret et Jérémie Le Louët dans Hamlet

Après leur inénarrable *Don Quichotte*, la Compagnie des Dramaticules s'empare du plus célèbre drame de tous les temps : *Hamlet* de Shakespeare pour nous le projeter au visage avec une incontestable puissance comique.

Après avoir passé l'ouvreuse vous serez accueillis par Horatio, en maillot de foot signé Oratio, gesticulant à la façon d'un chauffeur de salle micro à la main au milieu du plateau où va bientôt avoir lieu le mariage de Gertrude et de Claudius, Caïn shakespearien. Horatio nous invite à nous asseoir à éteindre nos portables et à nous préparer à la fête de mariage. Dans un coin Polonius en chaise roulante attend. À une table, Hamlet catatonise dans sa mélancolie désenchantée.

Les soldats qui montent la garde en ouverture sont disparus tandis qu'Horatio, avec son éloquence ses fantômes ses apparitions et ses présages lance l'intrigue. Le ton est donné. Il a été décidé une truculente liberté de traitement. Le drame de ce fils voulant venger son père tué par son propre frère deviendra sous nos yeux ébahis une comédie dramatique moderne sur fond de conflit générationnel et d'inceste faussement joyeux. À la fin de la journée, la cruauté de l'intrigue fermera la marche et puisque nous sommes chez Shakespeare tout ce petit monde déjanté sera mort.

Il est peu commode de décrire la créativité et la profusion des motifs sauf à écrire que la troupe crée un univers scénique (création scénique Blandine Vieillot et Thomas Chrétien pour les lumières) et musical envoûtant (la création son de Thomas Sanlaville est absolument magnifique) entre Stanley Kubrick et Ivo von Hove avec la folie délirante de *Amadeus* de Milos Forman. Sauf à indiquer que rarement une partition jeu-lumière-video n'a su fabriquer une telle cohérence esthétique.

La pensée de Shakespeare survit magnifiquement à ce salmigondis ordonné de motifs théâtraux, car Jérémie le Louët l'explique : j'aime que cohabitent dans un même spectacle la tradition et l'expérimentation. La pensée autant que le récit. La mort de Polonius demeure le pli central de l'intrigue. Le monologue de Hamlet est conservé dans sa rudesse. Comme est conservée la réflexion shakespearienne sur les corps entre l'enterrement du corps d'Ophélie suicidée et le corps de la métempsychose (le corps qui se réincarne dans un autre corps) par les vers de terre. Mieux : ce thème trouve une nouvelle force par la mise en scène autorisant une place étendue au jeu physique et charnel. L'ensemble est un prodigieux spectacle drôle et intense qu'il faut aller voir d'urgence.

David Rofé-Sarfati - Le 28 novembre 2018

LE BRUIT DU OFF TRIBUNE

« Hamlet » comme un grand terrain de jeu



Photo © Doïsne Studio Photo - Pierre-Antoine Billet, Jonathan Frajenberg et Julien Buchy dans Hamlet

Comment s'attaquer à « Hamlet », classique des classiques, monument théâtral maintes fois joué, revisité, analysé, décortiqué et prétendre y apporter une expression neuve ? En l'abordant sous tous les angles, en faisant jaillir toutes ses références et surtout en l'envisageant simplement comme un immense et puissant terrain de jeu... voilà la réponse de la compagnie des Dramaticules ... et de là, naît l'originalité, la jouissance probablement des comédiens mais indéniablement celle des spectateurs....

Le début en lui-même est explosif. Dès l'entrée dans la salle, nous sommes immergés dans l'univers singulier d'une fête de mariage. Royale, nous dit-on, les drapeaux à l'effigie du Danemark sont d'ailleurs suspendus. Mais les ballons, confettis qui jonchent le sol, le maillot de foot du chauffeur de salle et les bouteilles de champagne déjà vides, nous parlent eux d'une fête plus populaire. Les codes se mélangent comme les personnages réels sur le plateau se confondent avec des personnages factices en carton. Tiens, Freud est même de la partie !...

Nous nous installons suivis par une caméra qui scrute tout dans cette salle de théâtre... Le chauffeur de salle (génialissime Pierre-Antoine Billon) nous accueille et nous interpelle : « Servez-vous de vin, de viande. Tout est bio... fait dans le jus de viande »... « et surtout tout est factice donc n'hésitez pas, servez-vous. »... « Vous êtes tous très beaux ce soir et surtout très beaux ensemble et ça c'est rare et ça me remplit de joie »... « C'est votre humanité qui fait votre beauté, vous savez. ». Il nous fait penser à ces journalistes d'info en continu qui meublent en attendant l'action par leur discours insignifiant, leur ultra positivisme, leur enthousiasme débordant donnant l'image d'une société qui tourne à vide. Il nous invite à applaudir les jeunes dans la salle « parce qu'ils sont venus », puis les moins jeunes « parce qu'ils sont encore là ! » et enfin pour marquer le début du spectacle, à faire une standing ovation à l'entrée du couple royal. La pièce commence et nous voilà debout à applaudir... comme si c'était la fin !

La couleur est annoncée. Le spectacle va bousculer tous les codes, toutes les règles, tous les repères. Nous sommes préparés, chauffés à blanc, tout excités... prêts à plonger dans un tourbillon macabre singulier et déjanté. Nous ne serons pas déçus ! Car, pour nous faire vivre les pulsions, l'effervescence, l'exaltation qui émane d'une telle œuvre, Jérémie le Louët se permet tout, use de tout et se joue de tout.

Des conventions théâtrales ? Qu'elles volent en éclat ! Le théâtre devient immersif, participatif... Il n'existe plus de frontière entre le plateau, la salle et les coulisses, tout se voit et sous différents angles par ces images projetées sur grand écran. La vidéo multiplie les perspectives et crée une atmosphère électrisante.

Les époques, elles, se superposent dans un jeu de miroir saisissant ! Nous glissons constamment, par le jeu, les codes, les costumes, le rythme, du monde ancien celui de Shakespeare à notre monde moderne mais tout aussi décadent.

Les registres se mêlent et s'entremêlent avec une fluidité déconcertante. La troupe use de toute la palette de jeu offerte au comédien : tour à tour naturelle, lyrique, burlesque ou contemporaine... pour porter le texte et le propos.

Que faire de la multiplicité des références autour du chef-d'œuvre d'Hamlet ? Les assembler pour un effet patchwork ! L'analyse qu'en a pu faire Freud s'associe à la plume de Shakespeare ou encore aux réflexions du metteur en scène lui-même.

Jérémie Le Louët va jusqu'à se jouer de la pièce elle-même en décortiquant les intrigues, certaines scènes, la psychologie du personnage central d'Hamlet pour mieux le comprendre, en ironisant sur le fameux monologue « to be or not to be » pour lui donner une essence nouvelle.

Nous sommes face à un joyeux bordel ! Mais la prouesse c'est qu'il se révèle riche de sens. Parce que ce théâtre de l'excès reflète de manière brillante et efficace, la confusion du monde celui d'hier et d'aujourd'hui. Tout le monde en prend d'ailleurs pour son grade, les aînés, les politiques, la société, les médias, la critique... et pose la question de savoir ce que les générations nouvelles feront de cet héritage... Parce que cette forme fragmentaire, si ancrée dans notre société actuelle, rappelle encore et toujours la richesse inépuisable de l'œuvre shakespearienne... Enfin parce que ce regard introspectif posé sur le travail de création lui-même interroge sur la place du théâtre et sur ses potentialités. Et comme nous l'expérimentons, elles sont grandes et puissantes !

Le pari était risqué mais au combien réussi. Il repose sur le talent de cette troupe de « Dramaticules » et sur ce juste équilibre trouvé dans ce brassage des genres. Car si tout est traité à l'excès, rien n'est outrancier, lourd ou insistant. Alors parfois, oui, nous perdons un peu le fil, l'énergie devient hystérique, voire cacophonique... mais finalement tout cela fait partie du jeu ! Oh oui, courez-y !



Photo © TMT Photo - Jérémie Le Louët dans Hamlet

Ceux qui seraient arrivés ces jours derniers au théâtre de Thouars avec une opinion figée du théâtre classique ont été sérieusement décoiffés. Le jeu est déjà commencé quand les spectateurs entrent dans la salle où ils sont accueillis comme les invités d'un mariage. Un mariage (de la mère et de l'oncle d'Hamlet) aux allures de grande fête populaire médiatisée avec un cameraman qui se déplace au gré des mouvements et dont les images retransmises sur l'écran de fond de scène sont commentées en direct par un animateur au verbe haut.

Un public conquis

« Mais de ce chaos peut naître beaucoup d'espoir : la ferveur, le sens de l'humour, la fantaisie et la révolte. » Ces propos sont ceux de Jérémie Le Louët, qui a fait l'adaptation et la mise en scène de la pièce pour la compagnie francilienne des Dramaticules. La musique, parfois légère, souvent monumentale, et l'atmosphère fantasque participent au climat abracadabrant du spectacle. Les acteurs sont extrêmement investis et doivent sortir de scène aussi épuisés qu'après une épreuve sportive.

Face aux partis pris de Jérémie Le Louët et de ses comédiens, William Shakespeare se sera-t-il retourné dans sa tombe ? De bonheur, peut-être ? D'autant que l'esprit de l'œuvre originale est parfaitement présent : « Dans un monde aussi dégénéré, il faut que la vertu demande pardon au vice. » La conception du spectacle, certes déroutante au départ, a mis dans le mille, à sa façon. Quoi qu'il en soit, les spectateurs thouarsais semblent avoir adhéré, acceptant de voir malmenées les idées traditionnelles avec lesquelles ils étaient peut-être entrés au théâtre ce soir-là.

Un Hamlet qui décoiffe



Jérémie Le Louët signe une adaptation pertinente et subtile de ce classique.

Après leur inénarrable *Don Quichotte*, la compagnie des Dramaticules s'est emparée du célèbre drame, *Hamlet*, de Shakespeare. Revisité avec la même envie de décroquer les genres et de bousculer les codes, ce classique a pris, sous la houlette du metteur en scène Jérémie Le Louët, un drôle de coup de jeune.

Dès l'entrée dans la salle, les spectateurs sont immergés dans l'univers d'un mariage royal. Mais les ballons et confettis qui jonchent le sol, le maillot de foot de l'animateur et les bouteilles de champagne vides témoignent d'une fête plus populaire. Le ton est donné. Le drame de ce fils voulant venger son père tué par son propre frère devient une comédie dramatique moderne sur fond de conflit générationnel. Les conventions théâtrales volent en éclats.

La troupe crée un univers musical et scénique envoûtant d'une belle cohérence esthétique.

Il n'existe plus de frontière entre le plateau, la salle et les coulisses grâce aux images projetées sur grand écran. La vidéo multiplie les perspectives et provoque une atmosphère électrisante.

Le résultat est un spectacle déboussolé, déconcertant et festif servi par des comédiens remarquables qui jouent plusieurs rôles.

Pas de lourdeur démonstrative, pas d'effets inutiles, aucune redondance, tout est limpide et la pensée de Shakespeare survit magnifiquement. À la fois drôle et intense, ce théâtre de l'excès reflète de manière brillante la confusion du monde, celui d'hier et d'aujourd'hui, et procure des moments de jubilation intenses.

CA

Don Quichotte

Création en juin 2016 au Château de Grignan



Épique, drôle et nostalgique

Vie épique sur un plateau, c'est à Grignan dans la Drôme mais bien sûr cela a tout d'un château en Espagne que de monter ce *Don Quichotte* : *Don Quichotte*, roman en deux parties. Il commence par le récit des aventures du chevalier à la triste figure et de son fidèle Sancho Panza et s'achève sur leurs souvenirs, forcément nostalgiques. Sur le plateau, c'est la poésie qui gouverne : un décor de cinéma et des échappées belles entre hier et aujourd'hui, entre deux réalités, sombres et mélancoliques, comme autant d'illusions perdues. Autant d'échos avec aujourd'hui, ce qui n'empêche pas la Compagnie des Dramaticules de s'emparer de la folie du récit : les histoires et les ambiances de *Don Quichotte* se succèdent à un rythme fou. La troupe passe son temps à constuire les vérités du roman et à les retourner, fidèle au héros de Cervantès, entre la fronde et le rêve.

Sujet réalisé par Lionel JULLIEN - JT du 20 juillet 2016

À voir en replay : <http://info.arte.tv/fr/don-quichotte-lhomme-de-la-lavande>



« Pourquoi *Don Quichotte* ? », « Comment condenser 1500 pages en deux heures ? » Ce sont des questions traditionnelles que se posent les spectateurs avant le lever de rideau. Alors Jérémie Le Louët a décidé de les poser à haute voix. Les comédiens sont mélangés au public dans les gradins et l'interpellent lors d'une séance de questions/réponses bien rodée. Il est à la table du conférencier, habillé en Don Quichotte, avec à ses côtés son fidèle Sancho, Julien Buchy.

Le plateau est toujours en mouvement. Jérémie Le Louët utilise l'espace et la majesté de la façade du château de Grignan comme on l'a rarement vu ces dernières années. Cette version de *Don Quichotte* est un hommage à la littérature chevaleresque, avec un goût affirmé pour le burlesque.

Jérémie Le Louët incarne le rôle titre. Sa mise en scène oscille entre le côté artisanal du théâtre et les gros moyens techniques. Il y a trois caméras sur le plateau. On est à la fois au théâtre et au cinéma. Il revendique aussi ce côté Grand Guignol. En jouant à fond sur le divertissement mais aussi sur le théâtre en construction, le metteur en scène réussit là où Orson Welles et Terri Gilliam ont échoué dans l'adaptation de ce roman épique. Et c'est un exploit.

Sujet réalisé par Stéphane CAPRON - Émission « Le Petit Journal des Festivals » du 21 juillet 2016

À écouter en replay :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-petit-journal-des-festivals/le-petit-journal-des-festivals-21-juillet-2016>



Don Quichotte à l'assaut de Grignan

À Grignan dans la Drôme, le célèbre roman de Cervantès adapté par le metteur en scène Jérémie Le Louët est au programme de la 30^e édition des Fêtes Nocturnes.

Il faut du courage pour monter *Don Quichotte*, roman de 1.500 pages qui fascine autant qu'il effraie. « C'est une oeuvre qui est un peu comme *Macbeth* frappée de malédictions » selon Jérémie Le Louët qui rappelle qu'Orson Welles n'a jamais pu terminer son film et que Terri Gillian a dû renoncer à son projet, les catastrophes s'enchaînant sur le tournage.

Une pièce ancrée dans le présent

Cette adaptation multiplie les allers-retours entre les aventures de Don Quichotte et celles d'une troupe de comédiens en pleine création de l'oeuvre de Cervantès. Le spectacle alterne les moments de folie dans lesquels Jérémie Le Louët et ses camarades déploient une formidable énergie et les moments de grâce lors des apparitions de Dulcinée, fantasma et idéal féminin de Don Quichotte, incarnée par Dominique Massat, qui domine le spectacle de sa présence.

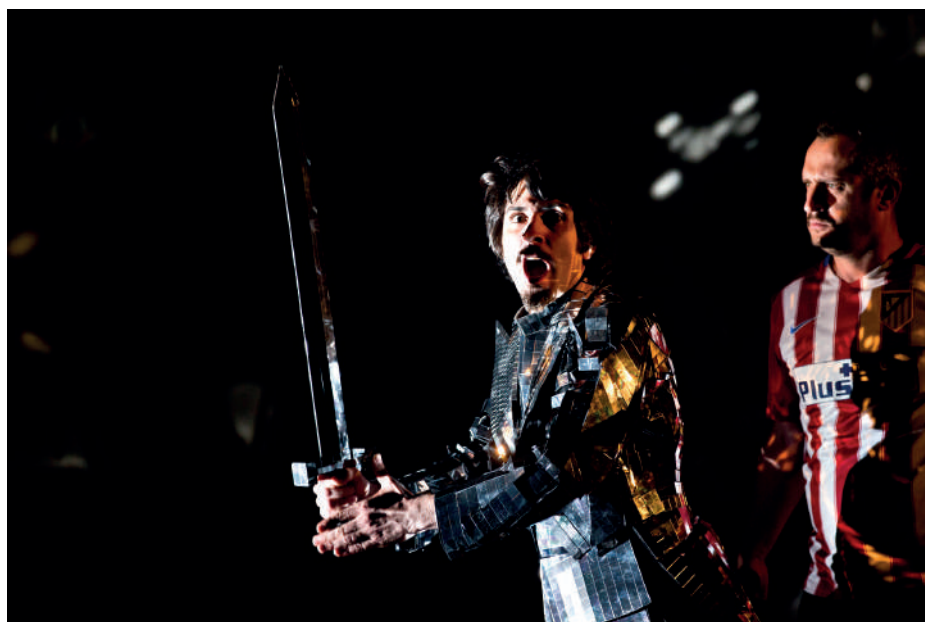
Don Quichotte héros burlesque ?

Devant la façade renaissance du château de Grignan, Don Quichotte le chevalier errant, défenseur des opprimés, emporté par ses visions se déplace sur un cheval à roulettes. L'âne de Sancho Panza est lui aussi sur roulettes. Le burlesque n'est jamais loin mais pour Jérémie Le Louët, le héros de Cervantès, est plus complexe qu'il ne le paraît : « Don Quichotte est pur, courageux. Pour moi, il n'est pas vraiment fou. C'est quelqu'un qui cherche à croire, qui veut se racheter de sa vie paresseuse et qui se dit qu'il n'est pas trop tard pour devenir un héros ».

Sujet réalisé par Anne CHEPEAU - Info culture du 4 août 2016

À écouter en replay :

<http://www.franceinfo.fr/emission/info-culture/2016-ete/don-quichotte-l-assaut-de-grignan-04-08-2016-09-32>



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Pastiche et parodie : c'est sur un mode ouvertement burlesque et affranchi que Jérémie Le Louët et sa Compagnie des dramaticules ont choisi d'adapter le *Don Quichotte* de Cervantès (1547-1616). Pas facile de faire théâtre de l'œuvre-fleuve en deux tomes que dix ans séparent. Nombreux sont ceux qui s'y sont cassé les dents, d'Orson Welles à Terry Gilliam... C'est précisément sur cette difficulté-là que démarre le spectacle des Fêtes nocturnes de Grignan, devant la superbe façade du château Renaissance où vécut la fille tant aimée de Mme de Sévigné : par une sorte de rencontre avec le public, où le metteur en scène est invité à s'expliquer sur ses très filandreuses intentions devant des spectateurs ardents, motivés, un peu pédants. Du théâtre dans le théâtre. Comme *Don Quichotte* est un roman dans le roman ; avec ces mises en abyme permanentes, où le héros s'acharne à se réinventer en preux chevalier, défenseur des faibles et des opprimés. Devant Sancho Panza, Quichotte réécrit constamment sa vie. Avec une liberté d'être, une insolence affolantes pour une époque si pieuse, qui ne sait qu'obéir aux commandements du catholicisme. Quichotte est rebelle. Le metteur en scène Jérémie Le Louët, qui l'interprète, l'est aussi. Il va même jusqu'à contester continuellement le spectacle en train de se créer sous nos yeux, se moquant des personnages, des spectateurs, et de lui-même avec une dérision souvent proche du grotesque. Tout lui est bon : des masques de moutons en carton, une caméra qui filme le public, des che-

vaux de bois, des ombres chinoises, de la fumée blanche et des coups de canon, une tonitruante musique romantique ou lyrique, de grands sentiments tragiques. Et des sarcasmes, des pieds de nez incessants. Celui qui a déjà monté Ionesco, Jarry et Shakespeare sait casser la théâtralité tout en la célébrant, jouer en déjouant. Si l'esprit reste parfois potache et la célébration de *Don Quichotte* proche d'une mise en pièces, la rage à faire entendre la parole radicale de Cervantès, sa défense des marginaux et notre réel besoin de chevalerie aujourd'hui, est réjouissante. D'autant que gamineries et complaisances n'empêchent pas le talent des acteurs d'enfiévrer le plateau. Ni la voix de la belle Dominique Massat de glacer les sangs.

Fabienne PASCAUD - Le 2 août 2016

« Don Quichotte », l'Homme de la Drôme

FESTIVAL Les Fêtes nocturnes de Grignan célèbrent le roman picaresque de Cervantes à travers l'adaptation inspirée et audacieuse de Jérémie Le Louët et de sa Compagnie des Dramaticules.

T

ÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr
ENVOYÉ SPÉCIAL À GRIGNAN

erry Gilliam n'a pas dit son dernier mot. Au Festival de Cannes, le réalisateur de *Brazil* a annoncé qu'il repartait à l'assaut de *Don Quichotte*, film maudit qui l'obsède depuis une quinzaine d'années – tout comme Orson Welles avant lui. À défaut de chef-d'œuvre, le projet a pour l'instant accouché d'un documentaire, *Lost in la Mancha*, qui raconte le fiasco du premier tournage avec Jean Rochefort et Johnny Depp dans les rôles principaux : site survolé par les F16 de l'armée de l'air américaine basée en Espagne, décor ravagé par les pluies diluviennes, double hernie discale de Rochefort... De quoi faire passer la Bérézina pour une rivière espagnole.

Le metteur en scène Jérémie Le Louët et la Compagnie des Dramaticules sont beaucoup plus sages que l'ex-Monty Python. Encore que. Pour adapter sur scène les 1 500 pages du roman de Miguel de Cervantes en deux heures et des poussières, il faut une bonne dose d'inconscience et d'ambition. Pour le 30^e anniversaire des Fêtes nocturnes de Grignan, Le Louët, qui enfle l'armure du chevalier à la Triste figure, n'en manque pas. Il prouve aussi qu'on peut faire du cinéma au théâtre sans se ruiner. La scène installée au pied de la façade Renaissance du château de Grignan ressemble à un plateau de cinéma. Caméras, projecteurs, grue, rails de travelling... La mise en abyme n'est pas qu'un simple artifice. Elle est au cœur du livre de Cervantes. C'est pour avoir lu trop de romans de chevalerie qu'Alonso Quijano change de nom et s'invente chevalier errant, en quête de gloire et de justice, défendant les opprimés.

Pantín mélancolique

La grande réussite de la mise en scène de Le Louët est de parvenir à dédramatiser une œuvre intimidante sans renier sa dimension mythologique. Le prologue place les acteurs dans le public ; ils harcèlent de questions Le Louët et Julien Buchy, Sancho Panza vêtu du maillot de l'Atletico Madrid, le club du peuple (et d'Antoine Griezmann). Un faux échange avec le public sur le ton de l'humour. Sur sa préparation pour le rôle, Le Louët répond : « J'ai fait un stage pour acquérir une solide maîtrise de l'espagnol du XVII^e siècle. Je me suis formé au maniement des armes. J'ai guerroyé contre les Turcs comme c'était l'usage (...) »

Une fois monté sur Rossinante, son haut cheval de bois à pédales, Don Quichotte s'élance pour faire régner la justice. Il rudoie un bourgeois qui bat son valet au lieu de lui payer ses gages. Il découvre l'ingratitude des forçats qui le tabassent après avoir été libérés. « Faire du bien à de la canaille, c'est jeter de l'eau à la mer. » C'est du théâtre de tréteaux, drôle et outrancier. Les

coups de bâton sont ponctués de bruits, comme un hommage au regretté Bud Spencer. Western spaghetti sauce cartoon, le spectacle change de couleur quand vient la nuit. L'hidalgo oisif qui se voulait « défaiseur de tort et réparateur d'iniquité » est désormais l'hôte de ses admirateurs. Le Duc et la Duchesse ont lu ses aventures du premier volume et ont bien ri. Dans cette seconde partie qui correspond au second volume (1615), écrit dix ans après le premier, Cervantes et Don Quichotte ont vieilli. Le chevalier, personnage de fiction transformé en icône ridicule par les cyniques, ne se bat plus contre les géants. C'est d'ailleurs l'écuyer Panza qui occupe le devant de la scène. Nommé gouverneur de l'île de Barataria, ledit écuyer découvre les affres du pouvoir. Le roman picaresque se fait satire politique.

Les caméras tournent et projettent en direct des images sur la façade du château. On passe de la parodie du palmarès de Cannes à l'intimité du chevalier. Le fameux épisode des moulins à vent est placé à la fin. On pense au cinéaste dépressif du *Huit et demi* de Fellini. Dans son armure de pacotille, Don Quichotte n'est plus qu'un pantin exsangue et mélancolique. Le pire est encore à venir pour le chevalier aux rêves héroïques : mourir dans son lit. ■



C'est toujours le même enchantement. Le bruit charmant de la fontaine. La terrasse du café et, passé un porche de pierre, le chemin avec ses roses trémières qui grimpe au château. Cinq minutes suffisent pour se poster sur le toit de Grignan, dans la Drôme, et chercher du regard, par-dessus les ondulations de lumière griffées de rouleaux de lavande, le museau du Ventoux et sa forge tranquille. C'est là qu'on fabrique les roses et les mauves du soir, et des bleus transparents qui poussent jusqu'à l'autre sommet, plus modeste certes, mais tout aussi beau, où nous sommes.

Le château de M^{me} de Grignan, fille de la marquise de Sévigné, est une sorte d'annexe de Versailles postée en hauteur. La marquise y venait en villégiature. Vu d'en bas, on dirait un diadème sur un front de roc. C'est là, depuis trente ans, que se donnent en plein air les Fêtes nocturnes : l'une des aventures de théâtre les plus singulières à découvrir en été, en France. Jugez plutôt : pendant près de quarante jours, une compagnie propose une création inédite. Elle est puisée dans le répertoire clas-

sique — Molière, Shakespeare, Feydeau... — à destination du plus large public, mais traitée avec noblesse et invention.

De grands metteurs en scène viennent. Des figures de la scène aussi. Philippe Torretton y a été Hamlet, Laure Marsac Maggie, dans « la Chatte sur un toit brûlant », Béatrice Dalle y incarna Lucrèce Borga. Quels trois coups frapper pour les trente ans ? Le département de la Drôme, à l'initiative de l'événement, n'a pas souhaité « peopoliser » cet anniversaire. Livrer un grand texte, oui, mais sans autre figure de proue, cette fois, que celle d'Alonso Quija-

no, alias Don Quichotte, qui fit de l'écrivain Miguel de Cervantès un héros de la littérature mondiale. C'était il y a quatre cents ans, comme le temps passe vite ! A Grignan, les deux heures et quelques que dure le spectacle, il passe tout aussi vite.

Magie nocturne

Originaire de Vincennes, la compagnie des Dramaticules, à qui l'on doit déjà un « Richard III » et un « Ubu roi », a enfourché ce texte ambitieux avec humour et pertinence. Jérémie Le Louët met en scène et incarne le valeureux — quoique vaguement dérangé — justicier. Julien Buchy est un excellent Sancho Pança. Sur leurs rossignantes grandeur nature à pédales, les deux loustics et chacun des acteurs qui les entourent captent, sourire en bandoulière, l'attention d'un public heureux de s'offrir un rattrapage express. Car si nous connaissons tous le nom de Don Quichotte, que savons-nous au fond du contenu de la pièce ? Cette année encore, 30 000 spectateurs auront goûté à la magie de ces Fêtes nocturnes. Lesquelles se prolongent autour d'un verre en compagnie des comédiens dans les jardins du château. A cette heure-là, la statue du Commandeur Ventoux s'est endormie dans la nuit. Un lustre scintillant, comme accroché au ciel, le remplace et se balance à la brise.

PIERRE VAVASSEUR

Pierre VAVASSEUR - Le 3 août 2016

CHARLIE HEBDO

► THÉÂTRE

Don Quichotte, d'après Miguel de Cervantès, mise en scène de Jérémie Le Louët

Don Quichotte, songeur insoumis, libertaire utopique, voulait de l'imaginaire faire réalité et, par chevalerie romanesque, combattre les injustices. S'emparant avec fascination mais impertinence de l'œuvre de Cervantès, Jérémie Le Louët emmène le public dans une mise en abyme décalée, se jouant du narrateur et de la narration. La représentation démarre sur des questions posées par de faux spectateurs à un « conférencier », à la fois vrai-faux Don Quichotte baragouinant l'espagnol et faux-vrai acteur de cinéma joué par le vrai Jérémie, initiateur et réalisateur du jouissif bordel ambiant en train de se mettre en place pour notre plus grand plaisir. Dès le début, on sent quelque chose d'orgastique dans ce qui va suivre, une manière de théâtre insolente et terriblement plaisante... Cigales et grillons en stoppent leur pastis sonore !

Jérémie et sa Compagnie des Dramaticules offrent aux spectateurs l'insolence du rêveur épris de liberté et une expression théâtrale affranchie de tout formatage, capable d'amplifier cette espérance donquichottesque d'une toujours possible lutte contre la médiocrité du monde.

Gil Chauveau

• Jusqu'au 20 août, les Fêtes nocturnes, château de Grignan, Drôme Tél : 04 75 91 83 65 Reprise au Théâtre 13 à partir du 8 septembre, 30, rue du Chevaleret, 75013 Paris.

L'EXPRESS

semaine du 7 septembre 2016



La Culture
Actus

THÉÂTRE

DON QUICHOTTE sur les planches

Tout d'abord, saluons l'exploit de mettre en scène les quelque 1 500 pages du roman-fleuve de Cervantès. Pour déjouer le sort jeté sur son adaptation, maudite au cinéma (cf. Orson Welles et Terry Gilliam), Jérémie Le Louët et sa compagnie des Dramaticules jouent cartes sur table. Dès les premières scènes sont évoquées les difficultés de l'entreprise avec une séance réjouissante de questions et réponses échangées entre les comédiens et le public. Cette pièce, créée pour la 30^e édition des Fêtes nocturnes, au château de Grignan, trouve un équilibre parfait entre le divertissement populaire et l'exigence artistique, la drôlerie du théâtre burlesque et la mélancolie inhérente à l'œuvre de Cervantès. Le jeu des six comédiens, la beauté de la scénographie et l'intelligence de la création vidéo sont au rendez-vous. Un régal. I. H.-L.

Don Quichotte. Théâtre 13, Paris (XIII^e). Du 8 septembre au 9 octobre.

Igor HANSEN-LOVE - Le 7 septembre 2016

Un subtil hidalgo

THÉÂTRE

La compagnie des Dramaticules adapte le roman-fleuve de Cervantès. Un *Don Quichotte* qui interroge les mécanismes de la foi autant que l'institution théâtrale.

Peut-on être fidèle à un roman dans une forme théâtrale ? Est-il possible de condenser 1 500 pages en deux heures ? Comme les échecs d'Orson Welles et de Terry Gilliam au cinéma le laissent penser, n'y a-t-il pas une malédiction Don Quichotte ?

Après une vraie-fausse introduction d'un régisseur expliquant le rôle des feuilles avec tête de mouton distribuées au public avant son entrée en salle, le *Don Quichotte* des Dramaticules s'ouvre avec une série de questions sur la démarche de la compagnie. Déjà en armure, alors que Julien Buchy (Sancho Panza) est encore en tee-shirt, Jérémie Le Louët en Don Quichotte fait tourner court ce simulacre de présentation publique du projet. Brèves et creuses, prononcées de mauvaise grâce, ses réponses aux comédiens dispersés parmi les spectateurs donnent le ton du spectacle. Drôle et critique. Impertinent.

Mise en abyme habile quoique classique, ce préambule dit toute la liberté qu'a prise la compagnie des Dramaticules avec le texte original. Comme elle le fait depuis dix ans avec des œuvres classiques diverses, mais toutes dominées par un héros aux ambitions et à la violence démesurées, au langage fou et au grotesque assumé.

C'est en toute logique qu'après le *Machett* de Ionesco, le *Richard III* de Shakespeare, le *Horla* de Maupassant, *Ubu roi* d'Alfred Jarry et un heureux détour du côté de l'écriture collective avec *Affreux, bêtes et pédants* (2014), une satire de la vie culturelle française, la compagnie de l'auteur et comédien Jérémie Le Louët s'empare de l'œuvre de Miguel de Cervantès, sans se priver de couper là où elle en a envie. Le plus souvent dans les rares passages vraiment connus du roman-fleuve.



Jérémie Le Louët incarne Don Quichotte en touchant timbré.

La fameuse scène des moulins, par exemple, est interrompue en son milieu. « *Je sais que... c'est la scène que vous attendiez depuis le début, mais sincèrement euh... J'ai la voix cassée, la gorge sèche... Tenez, regardez-moi, touchez-moi : je suis froid comme une pierre !* », prétexte Jérémie Le Louët avant de se désolidariser de son personnage. « *Je suis seulement un metteur en scène qui ne sait pas du tout comment finir son spectacle* », dit-il. Peu crédible de la part d'un artiste spécialisé dans la confrontation avec les monstres sacrés de la littérature ! Dans un jeu très brechtien, les comédiens de ce *Don Quichotte* laissent deviner derrière les aventures pseudo-chevaleresques de leurs protagonistes les doutes des

artistes. Leurs ennuis dus à la friolousité de l'institution et à la baisse constante des budgets de la culture.

L'œuvre de Cervantès n'est pas pour autant un prétexte à la critique du milieu théâtral. Si les membres des Dramaticules prennent plaisir à se plaindre de tout, et souvent de n'importe quoi, c'est dans le pur esprit de *Don Quichotte*, qui dans l'Espagne du XVII^e questionnait indirectement la toute-puissance de l'Église catholique et de la noblesse. En même temps que le pouvoir de la littérature.

Dans un décor style récup', Jérémie Le Louët et Julien Buchy sont de touchants timbrés qui remettent en cause tout ce à quoi ils touchent. Juchés sur leur cheval et leur âne de bois à pédales, ils sont

au carrefour des chimères de Don Quichotte, de Sancho et des folies contemporaines. Entre autres, celles de l'extrémisme religieux et de l'exclusion.

Le croisement des époques culmine lors de la projection du film tourné au début du spectacle. Un travelling montrant les spectateurs brandir devant leur visage les dessins naïfs de têtes de moutons, tandis que Don Quichotte se lance dans une énumération des héros de romans de chevalerie qu'il croit reconnaître. Devant la façade du château de Grignan (26), où la pièce a été créée, la collision était aussi royale que joyeuse. Elle devrait l'être tout autant en salles, lors de cette rentrée théâtrale bien chargée. ■

ANOUS PARIS

Le magazine urbain



Jérémie le Louët, créateur et interprète de Don Quichotte.

© Jean Louis Fernandez

classique revisité

Don Quichotte

●●●●●

Canular potache ou épopée fantasmagorique hallucinée ? Les deux. Jérémie Le Louët aime dynamiter les codes, bousculer le public et le statut de l'œuvre artistique. De Jarry à Shakespeare en passant par Ionesco, les diverses créations de sa compagnie Les Dramaticules engagent la pensée, le corps, l'acteur tout autant que le spectateur. Cet été, sa lecture très singulière du célébrissime mythe de Don Quichotte a comblé le public des trentièmes Fêtes Nocturnes de Grignan, venu communier en plein air devant la majestueuse façade Renaissance du château. S'attaquer au monumental roman de Cervantès, soit 1 500 pages picaresques, parodiques, philosophiques, relève du défi (demandez à Terry Gilliam...). Peu de gens l'ont lu dans son intégralité, mais chacun conserve en soi une idée de ce preux chevalier parti sur les routes avec son écuyer Sancho Panza pour défendre les opprimés. Comment

En imposant une grammaire de jeu personnelle et un continuum de renversements. Le prélude en forme de conférence de presse chaotique donne le cap : le théâtre dans le théâtre avec ses mises en abyme permanentes. Quichotte est un insoumis ? Jérémie Le Louët qui l'interprète l'est aussi. À sa façon héroï-comique, il déconstruit la représentation à la schlague avec une belle insolence satirique : rails de travelling, caméra filmant le public, masques de mouton, chevaux de bois, ombres chinoises, fumée blanche, coups de canon, musique lyrique (sans oublier la voix envoûtante de Dominique Massat), tout est bon pour faire résonner cet hommage à la fois dévotieux et tempétueux à Cervantès. Avec cette parodie monstre de l'idéal chevaleresque, la troupe démontre l'incroyable force subversive de ce théâtre, à la fois populaire et exigeant, critique et enflammé. Dérisonnable, donc excitant._

Jusqu'au 9 octobre, du mardi au samedi à 20 h, dimanche à 16 h au Théâtre 13/Seine, 30, rue du Chevaleret, 13^e. M^o Bibliothèque F. Mitterrand. Pl : 7 €- 11 €- 17 €- 26 €. Tarif unique (13 €) le 13 de chaque mois. Tél. : 01 45 88 62 22.

Et aussi : le 14 octobre au Théâtre Jean-Vilar

Paris ● Ile-de-France

pariscope



ÉPOPÉE

Adapter « le roman des romans » sur scène ou au cinéma reste un défi. Orson Welles et Terry Gilliam, entres autres pour le grand écran, s'y sont cassé les dents. Cette fois, c'est au tour de Jérémie Le Louët, un metteur en scène dont on suit le travail avec attention, de s'y risquer. Le spectacle, qui a fait cet été les belles nuits de Grignan, ouvre de fort belle façon la saison du Théâtre 13. L'œuvre de

choisit de situer l'action de son adaptation sur le plateau d'un tournage de film. On y découvre une troupe de comédiens ayant pour projet de monter cet impossible « Don Quichotte ». Décor en carton-pâte, rail de travelling, projections vidéos : esthétiquement, c'est plutôt réussi. La mise en abyme fonctionne et captive. Dans une mise en scène protéiforme cohabitent grandiloquence et réalisme trivial, moquerie satirique et hommage vibrant, tragédie classique et canular lorgnant du côté des Monty Python. Elle est sans doute là la réussite première de ce spectacle, dans cette richesse d'invention. Jérémie Le Louët et sa compagnie Les Dramaticules présentent ainsi un « Don Quichotte » rempli d'audace et d'intelligence. On aime aussi tout l'humour avec laquelle ils l'ont fait. Un humour qui sait se faire mordant quand il s'agit de fustiger le monde de la culture. Le prologue en forme de conférence de presse et la parodie des Molières et du festival de Cannes valent leur pesant d'or... Côté interprétation, Le Louët est un parfait Chevalier à la Triste Figure. Le duo qu'il forme avec Julien Buchy fonctionne comme il se doit. Mention spéciale à Dominique Massat, la touche féminine de la distribution, qui nous a totalement séduits avec sa personnalité et sa voix décidément envoûtantes. ●

DON QUICHOTTE

Cervantes se présente comme une équation insoluble entre les deux protagonistes, Don Quichotte et Sancho Panza. Elle met en lumière la mécanique burlesque du texte et interroge les enjeux dramatiques de ces deux personnages : jeu, identité, double, création... Comédie ou farce, la folie de Quichotte suscite une réflexion sur le je(u) de la création. De quoi offrir un vaste champ des possibles à Jérémie Le Louët qui

► Théâtre 13 / Seine
Renseignements page 37.

Depuis 30 ans, des spectacles originaux en plein air animent les nuits de la Drôme, et notamment le majestueux Château de Grignan (cette année, jusqu'au 20 août).

Pour oser mettre en scène le "Don Quichotte", fût-ce pour le 400e anniversaire de la mort de Cervantès, il fallait une sacrée dose d'audace et de témérité ! C'est Jérémie Le Louët, comédien (Don Quichotte et son propre rôle) et metteur en scène, et de surcroît professeur au Cours Florent, qui s'y est lancé. Téméraire et audacieux certes, mais point du tout inconscient...

Comme sur le tournage d'un film

Il a réussi l'exploit de scotcher presque chaque soir 800 spectateurs tout au long de l'été dans la cour du château ! Les dernières représentations auront lieu les 16, 17, 18, 19 et 20 août.

Son idée géniale : faire de ce "Quichotte" le tournage d'un film. À partir de là, voilà que tous les codes se bousculent : romans de chevalerie, pamphlet politique et culturel (car le roman originel n'est pas que le récit d'un combat illusoire contre des moulins à vent...), histoire d'amour, quête initiatique, vidéo, voyage imaginaire, casting cinématographique, et tant d'autres. Et le public (invité à participer ponctuellement au spectacle) se trouve transporté, ravi, d'un monde à l'autre, accompagnant une Rossinante en bois sur roulettes, allant de château en plateau et en forêt...

Ils sont moins d'une dizaine d'acteurs sur scène, et leur petite troupe suffit pourtant à reconstituer le foisonnement jubilatoire du roman de Cervantès, sa créativité, sa multitude titanesque. Presque tous élèves de Michel Fau, ils sont unis dans le même débordement drolatique, nourris d'une solide réflexion sur l'œuvre et d'une parfaite connaissance de tous ses rouages. C'est Jérémie le Louët qui coordonne l'équipe, lui insufflant son inventivité, son activité débordante, sa profonde intelligence. Les changements à vue assurent la fluidité et la cohérence d'une intrigue... Totalement incohérente. On admire, on rit, on s'étonne, on adhère sans réserve. Et si l'on reconnaît quelques passages du "Don Quichotte" que l'on a tous lus à l'adolescence (au moins en morceaux choisis), on en découvre ici un univers complètement déjanté et imprévisible, riche et passionnant, dont adultes et ados surtout se régaleront. Vite, plus qu'une toute petite semaine !

Les Trois Coups.com

Le journal quotidien
du spectacle vivant

Le spectacle créé cet été au château de Grignan par Jérémie Le Louët et sa compagnie des Dramaticules, arrive à Paris au triple galop et mérite un triple olé !

Vous êtes peut-être comme moi : vous n'aviez pas lu Cervantès et vous vous en passiez très bien. C'est bon, on les connaît par cœur, les trois ou quatre clichés sur le fameux hidalgo de la Mancha. Ses délires de nobliau qui a lu trop de romans et se prend pour un preux chevalier. Ses combats pathétiques contre les moulins à vent et les troupeaux de moutons. Son amour tout platonique pour la belle Dulcinée du Toboso. Sa silhouette efflanquée, juchée sur une vieille carne, côtoyant celle, pansue, de Panza sur son âne. Bien loin de notre actualité, tout cela... En quoi les errances de ce duo d'un autre temps nous concernent-elles, en cet automne 2016 qui n'est, à la fin, qu'un tas de feuilles mortes, de feuilles d'impôt, de vagues d'attentats et de campagnes électorales ? Bref, la chevalerie présente-t-elle un quelconque intérêt pour nous ?

C'est exactement la question que se posent les comédiens dans le premier quart d'heure du spectacle. Le procédé n'est pas inédit de la mise en abyme qui permet de prendre du recul sur le texte en mettant du théâtre dans le théâtre. Ce qui est neuf ici, c'est la manière d'organiser la moquerie. À commencer par une réjouissante satire de la mise en abyme. À travers son personnage de metteur en scène dépressif et bipolaire, Jérémie Le Louët inaugure deux heures de sarcasmes sur certaines dramaturgies contemporaines « qui pensent ». Du questionnement prétentieux aux gadgets techniques sans nécessité (vidéo redondante, interactivité avec le public, changements à vue désordonnés), en passant par les dénonciations bien-pensantes à deux balles, rien ne ressort indemne des pompeuses prestations prétendant « revisiter un classique de manière déjantée ». Rossé par les Dramaticules, c'est le théâtre actuel qui apparaît comme poussièreux, à force de vouloir faire moderne. Et, par contraste, on se surprend à écouter les tirades lyrico-désuètes de ce bon vieux Cervantès comme quelque chose de frais et d'inconnu.

Les sept dons du Quichotte

Comme les sept dons de l'esprit, il y a au moins sept talents à l'œuvre chez les Dramaticules, association de gens doués en bande organisée. Don de la lumière d'abord avec un réglage chirurgical des éclairages par Thomas Chrétien, capable de sculpter les visages au scalpel. Don de la construction ensuite, dans les abracadabrants décors mobiles de Blandine Vieillot qui produit, à moindre coût, une splendide satire des pièces à machines du xvii^e siècle. Don du son : Simon Denis mixe les extraits de partitions classiques, les voix off, les bruitages et les effets spéciaux avec une virtuosité qui promène l'auditeur, en un va-et-vient permanent, du réel à la fiction et retour. Don de la couture avec une mention spéciale pour l'habit de lumière du héros, sur lequel la costumière Barbara Gassier et sa couturière Lydie Lalaux ont dû casser autant d'aiguilles que Don Quichotte brise de lances. Don de la voix chez l'éblouissante Dominique Massat : son timbre passe du rauque de l'incantation au rire suraigu à la Jean Dujardin avec une étonnante agilité. Don de la mimique chez Jérémie Le Louët qui utilise ses yeux et ses rides d'expression comme d'autres utilisent des balles en cuir pour jongler. Don de la mise en scène enfin et bien sûr, puisqu'on l'aura compris, tout ceci est dirigé de main de maître, au chausse-pied, à la seconde près, en une chorégraphie d'ensemble qui ne laisse pas un instant au spectateur pour souffler.

Sous la grosse farce qui aurait pu tourner au vulgaire se cachent quelques pépites d'émotion intense. Je n'avais rien compris du tout, en fait. Don Quichotte n'est pas un vrai-faux chevalier, c'est l'incarnation de ce que notre société appelle un loser. Il croit qu'on peut combattre l'injustice et ne parvient qu'à l'aggraver, qu'on peut déclamer son amour et ne réussit qu'à faire bâiller. Il est inefficace, improductif : c'est l'archétype de l'incapable social. Voir un imbécile se faire rouer de coups est un des ressorts du comique, et l'on rit beaucoup à ce spectacle. À un seul moment pourtant, dans lequel j'ai vu l'acmé de ce parcours du combattant, le rire devient grinçant. C'est le hurlement final du malheureux hidalgo à l'adresse du public : « Y a-t-il un seul d'entre vous qui soit encore capable de se battre pour quelque chose ? ». Tiens donc. Comme il est d'actualité, soudain, Cervantès ! Voici un spectacle qui donne envie de se précipiter, pour de vrai et sans rire, sur un livre qu'on n'aurait jamais eu l'idée d'aller ouvrir de son plein gré. C'est une merveilleuse explication de texte ce qui, en soi, mérite déjà le déplacement. Mais en attendant, quelle partie de plaisir.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Drôlement culotté et sacrément intelligent ! « Don Quichotte » par Jérémie Le Louët c'est une formidable machine théâtrale. Sans trahir Cervantes mais en prenant avec malignité des chemins de traverses originaux et non dénués d'à-propos. Devant l'énormité de la tâche, adapter ce roman fleuve, ce monstre littéraire, pour la scène, le metteur en scène élague, tranche, coupe, improvise, ajoute, ose. Ose. Ce qui importe c'est le rapport constant entre la réalité et la fiction. La friction entre les deux. Les étincelles qui peuvent en jaillir. Audacieux et bravache, voire crâne, pari (réussi) de trahir Cervantes, en apparence du moins, pour mieux en rendre le suc. A savoir l'imaginaire, le frottement entre réalité et fiction, clé de ce roman foisonnant et baroque. Une mise en abyme, un jeu littéraire formidable et pour Jérémie Le Louët une métaphore théâtrale ad hoc. Tout est faux sur le plateau et pourtant tout est vrai. C'est une troupe au travail, entre carton pâte et vidéo, sur ce plateau métamorphosé en studio de cinéma. Réalité d'une compagnie, réalité d'une représentation qui font d'un roman, une fiction, une expérimentation audacieuse sur l'illusion, un chantier ouvert. Prendre des vessies pour des lanternes n'est pas ici une simple expression. C'est un art. L'art du théâtre. Entre grandeur et misérabilisme. C'est au même titre que Don Quichotte chargeant les moulins qu'il voit pour des géants, transformer la réalité et signer aussi sa folie et son échec. C'est d'ailleurs une des plus belles scènes, dans son inachèvement volontaire et brutal – il fallait oser au regard ce chapitre emblématique – acmé d'une adaptation impossible en vérité, qui signe l'ambition de ce projet portant en lui et sa réussite et son revers... Ce n'est pas le moindre des paradoxes de cette mise en scène toujours en équilibre par ses mises en abymes constantes, ses regards en perspectives changeantes, ses trompes l'œil audacieux, ces grands écarts de jeux. Avec la mort de Don Quichotte, Jérémie Le Louët à dessein brouille les cartes, les redistribue, joue le jeu pour mieux s'en jouer, le détourner. Lui même, metteur en scène et comédien glissant imperceptiblement dans ce rêve fou d'incarner et de mettre en scène Don Quichotte finit, ou semble finir, par devenir celui qu'il incarne. Et condamner les romans de chevalerie c'est condamner aussi le théâtre qui mène le metteur en scène à sa perte sitôt les yeux décillés. Retour à la réalité. Mise en abyme toujours. Don Quichotte métaphore de tout metteur en scène, il fallait y penser.

Au demeurant c'est fait avec beaucoup d'humour et de distance heureuse. On rit beaucoup. C'est du vrai théâtre populaire, ce n'est pas un mot grossier, ou l'envers du décors mis à nu, dénoncé, intègre également le public, loin d'être dupe, jouant lui aussi et formidablement son rôle. Jusqu'à se métamorphoser docilement en troupeau de mouton. (Non, là, pas de métaphore). La première scène, que nous ne dévoilerons pas ici, drôle et inattendue, passée la surprise où mon voisin inquiet d'emblée demandait à sa femme si cela était réellement commencé, est une mise en bouche hilarante qui avec fausse immodestie assumée donne la clef de ce « Don Quichotte », de cette mise en scène qui s'interroge sur elle-même sans oublier jamais la dimension fortement théâtrale de son sujet. Une première scène qui avec beaucoup d'habileté et de rouerie nous fait basculer à la fois dans le roman et dans son adaptation. Mais nous sommes au théâtre, toujours et formidablement. Et puis il y a cette façade du château de Grignan partie intégrante de cette scénographie qui participe de ce jeu entre la réalité et la fiction puisque dit-on, la scène deux – complètement incongrue et drolatique – nous l'apprend, Cervantès y résida, écrivant là, entre autre, le chapitre des moulins. Jérémie Le Louët en tire une partie lui permettant de jouer à la fois sur l'espace et sur la proximité, gros plans sur les acteurs ou paysages mouvants projetés sur les murs sans en abuser, Jérémie Le Louët évite l'écrasement d'un tel monument. Ce « Don Quichotte » est une belle réussite dans sa théâtralité affichée, ses contradictions affirmées et sa fragilité assumée qui doit aussi aux acteurs et à leur engagement, à leur folie. C'est une véritable troupe unie autour de ce projet défendu avec talent et un goût bravache et certain pour le jeu et la création...

Denis SANGLARD - Le 2 juillet 2016

Le Monde.fr



Le souffle de CERVANTES associé à celui du mistral a fait merveille ce samedi 6 Août 2016 au Château de Grignan.

Invoqué par la dynamique troupe des Dramaticules adulatrice de son inénarrable roman de 1500 pages, *Don Quichotte de la Manche*, il s'est fort bien retrouvé dans l'adaptation chevaleresque de Jérémie Le Louët.

Le public est naturellement estomaqué par les mésaventures de Don Quichotte qui, en grand défenseur des opprimés, pourrait faire figure d'un missionnaire humanitaire ainsi que sa chaste dulcinée.

Bien qu'il s'agisse avant tout de divertir grâce à une mise en scène festive, un brin foutraque mais fort bien rythmée, le valeureux Don Quichotte incarné par Jérémie Le Louët profite de son passage au 21ème siècle pour faire éclater son indignation viscérale contre la mauvaïseté du genre humain.

Indignation qui prête à rire mais qui interpelle néanmoins le public qui réagit de bon cœur aux exhortations de ce chevalier excéntrique mais touchant.

Sortir des sentiers battus, s'attaquer aux esprits terre à terre que Sancho Pança représente, se moquer du monde, ecclésiastes, nobles, bergers, et même malheureux, les faire se rencontrer au point culminant de leurs excès, pour livrer sa vision humaniste, voilà l'entreprise phénoménale de CERVANTES qui, rappelons-le, a eu une existence très mouvementée. Son personnage Don Quichotte sort véritablement de ses tripes.

La vie semble ne pas vouloir prendre au sérieux tous ces échantillons de la nature humaine, des fétus de paille dans l'univers en quelque sorte. Comment dès lors leur reprocher de se nourrir d'illusions.

Au théâtre, c'est la force de l'illusion qui prévaut, une illusion aux multiples phares, magie, vidéo, cirque, musique et Rêve ! Don Quichotte peut bien jaillir au milieu de tous les artifices et de toutes les époques, c'est un pur, est convaincu Jérémie Le Louët.

Les personnages de Don Quichotte et Sancho Pança sont véritablement entrés dans la vie de la troupe des Dramaticules pour le bonheur du public tout à la fois ému, divertie et médusé !

Evelyne TRÂN - Le 9 Août 2016

Au pied de la magnifique façade du Château de Grignan une immense scène, mais ce n'est pas une scène. C'est un plateau de tournage où s'affairent les comédiens au milieu des caméras, des micros, et autres éléments du décor.

Au début les acteurs s'interpellent, plus, ils s'invectivent. Comment vont-ils aborder ce monument de la littérature ? Les mots de Cervantes ont tôt fait de les mettre d'accord. Don Quichotte advient comme une apparition, la rencontre de la volonté et de la prétention opposées aux démentis de la réalité. Le chevalier à la triste figure est admirable autant que ridicule, le comique et le tragique cohabitent avec tous les ingrédients de l'orgueil et de la mauvaise foi. Quoi de plus légitime qu'il faille faire la guerre pour obtenir la paix.

La mise en scène est paradoxale. A la fois classique, moderne, audacieuse, désordonnée, tour à tour burlesque et grave comme si le héros dans sa déconfiture proposait autre chose de plus grand, de plus généreux que la réussite et les honneurs, un réel plus réel, un vrai plus vrai.

Jérémie Le Louët met en scène et joue Don Quichotte. Il prend tous les risques comme son héros, utilisant la sonorisation, l'image cinéma, la musique wagnérienne. Quelque chose comme un chaos s'organise. La voix envoûtante de Dulcinée vient calmer l'hystérie collective. Toute l'équipe de la compagnie des Dramaticules est au service d'une dynamique où s'alternent, grandeur et servitude, idéalisme et pragmatisme.

Le duel est permanent du rêve et du réel, de la beauté et de la laideur, de la puissance et de l'échec, de la honte et de la fierté. Don Quichotte et Sancho Panza résumant en s'associant l'humanité tout entière qui trébuche à chaque pas de son évolution. Les acteurs jouent à merveille. Ils s'amusent dirait-on. Mais plus, ils construisent un monde où le rêve et le réel deviennent aussi complices que Don Quichotte et Sancho Panza.

Claude KRAIF - Le 30 juin 2016



LE FOU, LE HÉROS ET L'ARTISTE : LA PLURALITÉ DU MYTHE

Sur une scène employée comme plateau de tournage – décors et costumes de tous côtés, marquages au sol, caméras et rails de travelling apparents – la Compagnie des Dramaticules nous livre une adaptation aussi riche qu'inédite de l'œuvre de Cervantès. Dans un esprit similaire à celui de leur précédent *Ubu Roi*, il semble que nous assistions ici à un méticuleux travail de construction-déconstruction du mythe de Don Quichotte, à la fois fidèle et irrévérencieux, satirique et poignant, comique et tragique. Jérémie le Louët utilise tous les ressorts de l'écriture même de Cervantès ainsi que toute la machinerie théâtrale à sa disposition pour instituer un rapport trouble au temps et à la représentation. Le spectateur est ainsi d'autant plus saisi que l'immédiateté de la représentation est sans cesse rappelée, l'illusion théâtrale sans cesse brisée par un retour brutal à la réalité la plus directe : celui des acteurs répétant un rôle, sur un plateau-fouillis où les décors de carton-pâte semblent rire en disant « regardez, ce n'est que du théâtre... ».

Où sont les personnages, où sont les comédiens ? Où se trouve la frontière entre la fiction et la réalité ? Qui croire, qui ne pas croire ? Où sommes-nous, dans une conférence, au théâtre, dans la chaleur de la Mancha ou à Paris le soir des Molières ? À quel temps se fier, celui du récit – des récits – celui du réel, aucun des deux peut-être ? L'alchimie est totale, la mise en abîme, d'une profondeur abyssale. Dans cette représentation labyrinthique, l'émotion surgit souvent où l'on ne l'attend pas, tant le ridicule côtoie la plus juste grandeur, le réalisme se frotte au mystique, l'espérance au canular. Il suffit d'une seconde pour passer du rire aux larmes.

Tous les comédiens servent leurs rôles avec une énergie explosive, non sans une certaine auto-dérision qui achève de séduire et de happer le spectateur. Et, parmi eux, l'étonnant et déstabilisant Don Quichotte, à la fois personnage de fiction et Jérémie le Louët lui-même – ou bien est-ce l'inverse, Jérémie le Louët, à la fois metteur en scène et Don Quichotte lui-même ? On ne sait, car tous deux se confondent en un seul personnage. Quel est-il ? Artiste fou en plein délire, ou héros égaré dans le réel ? D'ailleurs, ces deux propositions sont-elles forcément antinomiques ? Quoiqu'il en soit, la figure est saisissante par la myriade de sentiments qu'elle suscite autant que par les interrogations qu'elle soulève et, surtout, par le symbole qu'elle incarne.

Ainsi, plus encore qu'un hommage vibrant au héros de Cervantès, ce *Don Quichotte* est un ovni théâtral d'une force fulgurante et un brûlant acte de foi et d'amour envers l'art du spectacle vivant.

Ondine BÉRANGER – Le 12 septembre 2016

Don Quichotte nous prend au jeu auquel il est pris

Le plateau est entouré d'éléments de décor hétéroclites auxquelles se mêlent des accessoires techniques : projecteurs, caméra, micros et perches sont bien visibles, en front de scène. Le spectacle commence par une singerie d'annonce commerciale, une parodie d'interview culturelle, on savoure tous ces signes par lesquels la scène se manifeste comme un artifice.

Pourtant, on sent que la pièce commence vraiment quand Jérémie Le Louët incarne l'illusion fondatrice, installant le principe du fantasme : la vérité, c'est qu'on y croit ; l'imaginaire, c'est le réel. D'où peut résulter le mélange des genres : au milieu de scènes burlesques, trônent des moments de grande intensité dramatique : Don Quichotte nous prend au jeu auquel il est pris. Le public est sollicité à l'occasion d'invocations politiques ; même si son rôle est limité, il s'inscrit dans la représentation.

La succession des scènes les plus connues, présentées avec vigueur, se déroule avec spontanéité et réflexivité. Jérémie Le Louët réussit une fois de plus son pari : utilisant le même procédé que pour *Ubu roi*, il fait mouche et parvient à présenter de façon loufoque et parfaitement raisonnée un classique rebattu. La représentation est vivifiante ; elle explore divers registres sans jamais se départir d'une exigence d'adresse et d'un impératif d'urgence.

Ce conte dramatique est en effet mené à un train d'enfer, il enchaîne des moments de cavalcade et des incises à vocation ironique avec simplicité et brio. Un spectacle vivant, dynamique, efficace : Les Dramaticules font d'un matériau éculé une épopée fantasque et drolatique, sinon édifiante.

Christophe Giolito – LELITTERAIRE.COM – 29 novembre 2016



L'Ubu roi des Dramaticules

Création en novembre 2014 au Théâtre de Châtillon



Collectif associé au Théâtre de Châtillon, la Compagnie des Dramaticules signe une adaptation libre, déstructurée et habilement potache d'*Ubu Roi*. Un spectacle qui fait mouche.

Réfléchir aux codes de la tradition théâtrale, aux possibles de l'interprétation, à la place du spectateur dans la représentation... Tels sont les axes de recherche et de questionnements qui animent la Compagnie des Dramaticules, collectif artistique créé en 2002 par le comédien et metteur en scène Jérémie Le Louët. Après *Affreux, bêtes et pédants* en janvier dernier, la compagnie associée pour trois ans au Théâtre de Châtillon s'empare d'une des œuvres emblématiques de l'histoire de la modernité théâtrale : *Ubu roi* d'Alfred Jarry. Ceux qui connaissent le travail des Dramaticules se doutent qu'il n'est pas question, pour les six comédiens présents sur scène (Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët, David Maison, Dominique Massat – tous excellents), de se conformer à la vision traditionnelle dans laquelle est souvent enfermé ce texte devenu un classique. Plutôt qu'à la trame de la pièce, c'est à l'esprit parodique et contestataire que sous-tendait sa création scénique, en 1896, que Jérémie Le Louët a souhaité s'intéresser.

Entre satire et hommage

Et il le fait de façon brillante. Ne retenant des cinq actes d'*Ubu roi* que les principaux épisodes, jouant de nombreuses mises en abyme, de ruptures dans la (sur)théâtralité et l'avancée de la représentation, d'échanges avec le public, multipliant les renvois, les ajouts, les facéties, les changements de perspectives, cette création éclatée nous gagne, très vite, à la cause du théâtre libre et totalement décroisé qu'elle fait surgir. Il n'y a pourtant à peu près rien, ici, que l'on n'ait pas déjà eu l'occasion de voir dans d'autres propositions visant à la même remise en cause des assujettissements théâtraux. Mais ce qui, ailleurs, a pu parfois sembler creux, complaisant, voire superficiel, révèle ici un travail profond et plein d'intelligence. Dans cette version d'*Ubu roi*, l'exigence ne cède jamais le pas à la facilité. A grands coups de fumigènes, d'images vidéo, d'excès de jeu, de clairs-obscurs, d'airs d'opéra, de références shakespeariennes..., Jérémie Le Louët parvient à l'exact équilibre entre satire et hommage. Car de l'intensité, et même une forme d'éclat, naissent par moments de ce joyeux capharnaüm. Finalement, en faisant ainsi implorer le théâtre, le metteur en scène lui adresse une souriante déclaration d'amour.

Manuel Piolat Soleymat – LA TERRASSE – 20 novembre 2014



Le Théâtre de Châtillon présente *Ubu roi* d'après Alfred Jarry, une pièce orchestrée par la jeune Compagnie des Dramaticules qui, comme dans l'œuvre originale, s'affranchit des codes et des conventions théâtrales pour surprendre le spectateur et créer sa propre vision du théâtre. On y parle d'abus de pouvoir et d'abus de violence avec un vrai parti pris de mise en scène. Voilà une belle performance de comédiens.

Jean-Laurent Serra – FRANCE 3 – L'Agenda culture du 21 novembre 2014

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Ubu désinhibé ne passe pas à la trappe

D'une farce de potache, Alfred Jarry (1873-1907) fit un brûlot jeté sur la scène le 10 décembre 1896. *Ubu roi*, d'abord destiné à des marionnettes, devint du coup un superbe jeu de massacre. André Breton, dans son *Anthologie de l'humour noir*, vit dans ce personnage de tyran grotesque, proche de l'art brut, « l'incarnation magistrale du "soi" nietzschéen-freudien qui désigne l'ensemble des puissances inconnues, inconscientes, refoulées, dont le moi n'est que l'émanation permise ». Soit, mais comment monter, de nos jours, cette fable dûment codée, à gros ventre (« gidouille ») et juron (« Merdre ! »), sachant que dans son jus initial, tant de fois réchauffé, la farce a désormais du mal à prendre ? Jérémie Le Louët, à la tête de la Cie des Dramaticules, adapte le texte, qu'il met en scène en jouant Ubu en personne (1). Il n'y va pas par quatre chemins pour s'avouer libre.

Ils sont six (Julien Buchy, Anthony Courret,

**Au fil
d'un perpétuel
emportement
vocal
et gestuel,
car il faut bien
que jeunesse
se vive.**

Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët donc, David Maison et Dominique Massat, mère Ubu plutôt gironde), tantôt homme, tantôt femme, qui changent de rôle comme de chemise. L'ordinaire panoplie ubuesque n'étant pas de mise, ça fait plutôt Monty Pythons au royaume d'Absurdie qu'est la Pologne de Jarry, c'est-à-dire « nulle part ». Et ça marche, ça galope même, avec un cheval très haut

sur fond d'écran vidéo mouvementé. Tout est à vue, au fil d'un perpétuel emportement vocal et gestuel, car il faut bien que jeunesse se vive dans un déferlement d'énergie où ne s'oublie pas le côté Richard III et Macbeth de la chose. C'est à visages nus, à grand renfort d'oripeaux travaillés et de moches perruques, que l'empporte in fine cet hommage à Jarry sur le squelette du théâtre avec ses os, ses muscles et ses tendons.

LA RENCONTRE D'UBU ET D'EISENSTEIN

En s'attaquant à *Ubu roi*, la Compagnie des Dramaticules poursuit sa remise en cause des codes du théâtre actuel. Elle parvient ainsi à redonner à la pièce son caractère scandaleux originel.

On ne sait jamais trop à quoi s'attendre avec *Ubu roi*. Plus qu'avec aucune autre pièce du répertoire, on peut s'attendre à tout. Mais la liberté ainsi autorisée, parfois, se révèle embarrassante : elle s'apparente en effet à un moment existentialiste. C'est à chaque compagnie de faire ses choix et surtout de placer ses limites.

Il est possible de se contenter de conserver la grosse voix du Père Ubu et ses amples gestes pour les mettre au service de problématiques plus actuelles, mais on sait aussi que les Dramaticules n'aiment pas les demi-mesures. Par conséquent, la proposition de mise en scène de Jérémie Le Louët ne pouvait être que radicale. Poursuivant la réflexion entamée avec *Affreux, bêtes et pédants*, il questionne les nouveaux académismes, les postures des acteurs culturels qui font le théâtre, des directeurs d'établissements au public lui-même.

La mise en scène donne la sensation de tout laisser voir : les acteurs dans les coulisses avant la représentation, les techniciens en grève sur le plateau et même pendant un temps, le public filmé en direct. Le jeu mêle l'interprétation stricte de la pièce de Jarry et des retours réflexifs et comiques sur la place du comédien.

Sous les dehors d'un grand n'importe quoi, cet *Ubu* nous fait emprunter les montagnes russes. Il ne cesse d'explorer ce fil ténu, ce moment où le sublime à la Eisenstein bascule dans le ridicule.

Les scènes de bataille, la grande musique, les effets lumineux et la fumée sont déployés pour mieux laisser apparaître par contraste un tout petit nombre de comédiens, un cheval en carton et des armes en plastique. La langue du pathos est poussée à l'extrême tandis que les morts se relèvent sous les yeux du public pour aller changer de costume.

Toutes les conventions du théâtre classique sont ainsi abolies et la troupe prend un plaisir non dissimulé à s'aventurer du côté de l'humour des Nuls ou d'Alexandre Astier. Il est impossible de rendre compte de tout ce qu'on y trouve et la blague de potache peut apparaître comme un fil directeur. Elle n'est cependant jamais totalement gratuite et sert toujours l'idée du démantèlement de la tradition. On évite ainsi de sombrer dans le spectacle de la bande de copains qui viendrait imposer sur le plateau sa complicité autosatisfaite.

Il est particulièrement appréciable que, outre les coulisses, tout soit donné au public. Tout ce qui va être déconstruit est d'abord présenté sur le mode humoristique. Ainsi, le didactisme n'est jamais pesant et il permet d'éviter les effets de connivence sociale ou générationnelle. Au-delà de l'audace et de l'intelligence des questionnements, les Dramaticules proposent véritablement un théâtre pour tous et c'est, une nouvelle fois, ce qui fait leur force.

Aurore Chéry – RUEDUTHEATRE.EU – 25 novembre 2014

WWW.THEATRES.COM

LES DRAMATICULES CONTINUENT DE DYNAMITER LE THÉÂTRE AVEC *UBU ROI*

Jérémie Le Louët poursuit son exploration de la théâtralité et s'attaque au mythique *Ubu roi*. Une création dense et multiple à l'image de ce texte inclassable !

Après le très beau succès de sa création *Affreux, bêtes et pédants* notamment au dernier festival d'Avignon, la Compagnie des Dramaticules pousse le curseur un peu plus loin dans le questionnement sur le théâtre et se met encore une fois en danger. Utilisant comme matériau de base le célèbre *Ubu Roi*, Jérémie Le Louët va brutaliser la pièce à de nombreuses reprises pour mieux en faire exploser l'outrance, brouillant les limites entre personnages et acteurs. En effet, il met en scène ici une troupe jouant à jouer cette pseudo-farce décadente sur le pouvoir. Comme dans leur précédente création, les acteurs sortent ainsi régulièrement de leurs rôles et révèlent, non sans une forme de violence jubilatoire, le quotidien de la troupe entre petites aigreurs et guerres d'égo démesurées.

Pourtant, « *Ubu Roi* » est finalement plutôt pauvre du point de vue dramatique, son intérêt étant surtout lié à l'histoire de sa création et son statut d'anti-théâtre lors de sa première représentation. Jarry, en s'appropriant ce texte au Théâtre de l'Œuvre, brisait à l'époque tous les codes et tentait d'établir une nouvelle vision de la scène, un théâtre d'avant-garde, sorte de prise de pouvoir absolue de la jeunesse face à une scène sclérosée par l'académisme ambiant. Associée à la créativité des Dramaticules, la pièce devient un manifeste brûlant de la contestation, une invitation jouissive à dynamiter les vieilles conventions. L'écho est parfaitement trouvé avec la réflexion sur le statut de l'artiste entamée sur *Affreux, bêtes et pédants* mais aussi avec la figure du monstre chère au travail de Jérémie Le Louët. Ils sont ici pathétiques ces monstres, vils et peu glorieux mais qu'ils sont drôles aussi ! La compagnie s'en donne évidemment à cœur joie pour s'approprier ces personnages minables, à l'image de Julien Buchy, acteur irrésistible dans chacune de ses prestations.

C'est donc un mariage heureux avec le théâtre de l'absurde et le surréalisme de Jarry, un mariage qui fait naître sous nos yeux une destruction fantastique de la scène, un déluge de pulsions libératrices. On ressent d'ailleurs une forme de radicalisation dans le travail de Jérémie Le Louët. S'il exploite à bon escient les matériaux scéniques contemporains tels que la vidéo-projection, saluons par ailleurs la géniale trouvaille de la scène du cheval, il tend également de plus en plus à pousser le spectateur dans ses retranchements. Dans un sublime chaos, la pièce de Jarry constitue ici un appel à l'affranchissement des codes, une apologie de l'absurde et surtout un terrain de jeu infini pour les propositions déjantées de la Compagnie des Dramaticules.

Audrey Jean – THEATRES.COM – 19 novembre 2014

Une salubre réécriture qui dynamise le propos de Jarry en l'actualisant

La scène a l'allure d'une remise de costumes, d'accessoires. Bien sûr, on peut y répéter, mais elle semble dressée pour durer, comme figée par son bric-à-brac abandonné. En fond de scène, la vidéo semble montrer les acteurs qui se préparent. On craint une présentation didactique, lorsqu'un dit professeur vient présenter la pièce tout autant que défendre le principe de sa reprise. Mais on assiste bien vite à de nombreux changements de registres, propres à souligner, voire à accentuer, les outrances du texte : on passe de la fête au silence, de l'entente à l'altercation, voire au pugilat dégénérant en meurtre. Quelques trucages élémentaires (fumigènes, bruits de canons, cris) suffisent à représenter l'atmosphère de la bataille. La compagnie parvient même à nous rendre presque sympathiques les personnages de ce drame ridicule.

Le propos débridé donne lieu à des jeux de scène grotesques qui redoublent les non-sens en permettant du même coup de s'en distancier. La vidéo est utilisée au mieux : alternativement de façon ludique et dynamique, pour permettre la mise en perspective des personnages, souligner ce qu'ils doivent à l'artifice de leur rôle. Jérémie Le Louët n'hésite pas à faire des ajouts à la pièce de Jarry : de morceaux de discours célèbres du XX^e siècle aux réminiscences d'*Hamlet*. C'est qu'il a souhaité adapter la pièce en n'en conservant que la trame, pour la nourrir d'impertinences telles que celles qui ont suscité l'accueil houleux lors de la première création. On assiste donc à une salubre réécriture, qui dynamise le propos de Jarry en l'actualisant. Ludique et efficace, fleuri et joyeux.

Christophe Giolito – LELITTERAIRE.COM – 28 décembre 2014

**Les
Trois
Coups.com**
Le journal quotidien
du spectacle vivant

UBU EST MORT ? VIVE UBU !

Jérémie Le Louët monte avec la Cie des Dramaticules un *Ubu roi* saignant, sans trop de souci d'unité. Il en retrouve la pître et la brutalité, la verdure et l'audace.

« Une sorte d'enculage ou, ce qui revient au même, d'immaculée conception » disait en substance Gilles Deleuze de sa conception de l'histoire de la philosophie. « Je m'imaginais arriver dans le dos d'un auteur et lui faire un enfant qui serait le sien et qui serait pourtant monstrueux. » Jérémie Le Louët fait pareil sort à l'histoire du théâtre, qu'il prend à revers, dépoussiérant *Ubu*, qu'il monte dans le dos de l'auteur.

Tiens, qui est-il l'auteur ? Le metteur en scène malicieux se plaît à rappeler que le jeune Alfred Jarry n'y est en réalité pas pour grand-chose. Et d'ailleurs, pour presque rien : il n'aurait pas écrit une ligne des *Polonais* – titre initial de la pièce. S'il est bien l'instigateur de la farce représentée au Théâtre de l'Œuvre en 1896, les auteurs de ce morceau de bravoure burlesque sont Charles et Henri Morin, des amis du jeune lycéen. On imagine aisément les étudiants potaches croquer leurs professeurs chenus, mués en doctes boursouflures, composant une sanglante partition à sauts et à gambades, piquant ici du latin de cuisine appris la veille et là un fragment d'histoire mal ingurgité. C'est un prof de physique, M. Hébert, qui donne la forme au Père Ubu, devenu l'andouille métaphysique en chef pour la postérité.

Là où l'ensemble de ses compères ont cherché l'unité d'une pièce qui a abdié toute ambition de dramaturgie réglée, Jérémie Le Louët renoue lui avec l'explosion initiale d'une comédie vengeresse de jeunots facétieux. Son parti est pris : l'esprit de préférence à la lettre – c'est-à-dire aussi dans le ciel des lettres, *Ubu* ne brille pas par son grand style, disons plutôt une comète littéraire dont la tête est dada et la queue surréaliste.

Ce brasier d'humour et de violence

Par où commencer ? Un prof minable, membre de l'Association des amis de Jarry tente une explication préliminaire, dans sa veste en velours poussiéreuse, replaçant Jarry dans l'histoire du théâtre mondial et français, en cherchant l'unité et la folie protocolaire... Les étudiants dans la salle se bidonnent. Suit un pétard mouillé expressionniste où le « merdrrrrr » emphatique traîne en longueur, avec pose et effets de manche. Mais les palotins de service n'ont pas même le temps d'assommer leur auditoire (moi, en l'occurrence) qu'ils sont sortis sans trop de ménagement, par Jérémie Le Louët qui déboule de la salle sur le plateau.

Et ainsi la pièce débute, vraiment cette fois. Il tabasse l'*Ubu* de pacotille, prend sa place et lui vole sa gidouille – grande idée – qu'il jette au loin. Foin d'artifices et de préciosité, on dégrossit le mammoth théâtral, pas de respect pour *Ubu* ; il mérite mieux ! La Cie des Dramaticules s'attelle à le déridier avec obstination. Pas de coulisses ni de décors massifs : tout est à vue, sans tricherie de bout en bout.

Après *Affreux, bêtes et pédants* – une satire franche du monde culturel français, dont on peut craindre que le message ait été trop bien reçu par les édiles et les premiers intéressés –, Jérémie Le Louët enfonce le clou avec les formes, poursuivant la démolition initiée par Jarry. Du théâtre à coups de marteau, qui cogne les mystificateurs de tout poil. Sus aux boursouflés, à la trappe les imposteurs ! *Ubu* est mort ? Vive *Ubu*.

Cédric Enjalbert – LESTROISCOUPS.COM – 6 décembre 2014

Ubu roi revu mais pas corrigé



Les comédiens des Dramaticules dynamitent le théâtre.

(Photo Jean-Louis Fernandez)

A-t-on le droit de bousculer une pièce, qui n'en est pas vraiment une, sous le prétexte discutable que le dramaturge a lui-même taillé en morceaux les fondamentaux et les codes du théâtre? En tout cas, dans le spectacle proposé mardi par les ATP-Georges Baelde, la réponse ne fait pas de doute. Le metteur en scène Jérémie Le Louët est parti à l'assaut d'Ubu roi hache à la main, taillant dans la pièce de Jarry, qui n'est d'ailleurs pas de lui, en n'en conservant que la trame. Au milieu d'un capharnaüm indescriptible, devant un écran vidéo mouvementé, la scène devient un terrain de jeu pour

potaches agités et insolents aux pugilats acharnés et déjantés. Peu importe l'intrigue rapidement perdue de vue, ce qui compte c'est de laisser libre cours à la force de l'absurde, au vent de l'anarchie, au courant de la subversion surréaliste. Ogre de foire, tyran d'opérette, Ubu chevauche un cheval de bataille en carton. Le grotesque le dispute à l'inanité. On se croirait parfois chez les Monty Python. Les comédiens des Dramaticules, tous excellents, dynamitent le théâtre. Si Jarry se retourne dans sa tombe, c'est pour reconnaître les siens.

Callimaque

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

Un fatras de décor est entassé à vue : portants chargés de divers costumes, accessoires, une table de banquet où trônent fruits et tête de veau factices, un cheval de bois de plusieurs mètres de haut, en deux dimensions et monté sur des tréteaux à roulettes. Les régisseurs sont partie prenante de cette accumulation visuelle, installés à une table derrière leurs ordinateurs aux côtés de caméras et projecteurs. Un immense écran de projection s'étend en fond de scène. Nous entrons à la fois dans la salle de spectacle et dans les coulisses, dans le dispositif technique : ici nous verrons tout.

Un présentateur s'avance pour nous introduire le sujet. L'histoire, nous la connaissons tous plus ou moins : celle du Père Ubu qui, poussé au vice par la sournoise Mère Ubu, assassine le roi de Pologne Venceslas pour prendre sa place sur le trône. Mais sitôt la chose faite, Ubu rendu avide de richesses et pouvoir devient un monarque bien pire que tout ce que le pays aurait pu connaître. Viennent la révolte du peuple et la guerre contre les russes. Soit.

Ce conférencier, qui s'avère très mauvais dans son rôle, s'empêtre dans un discours interminable. Il évoque au passage la toute première représentation d'Ubu Roi où Jarry, à l'époque, avait présenté son œuvre par un discours pareillement confus et soporifique. Des rires commencent à fuser dans la salle. Finalement, il ajoute combien il est fier de nous présenter ce spectacle, interprété pour nous par une troupe (soit-disant) amateur.

Et effectivement, ce à quoi nous assistons semble promettre le fiasco total. Première scène, le couple Ubu surgit de derrière des portants en riant leur entrée. Poses exagérées au possible et jeu grandiloquent, c'est très poussif voire mauvais. Des couacs se font voir, comme la gidouille d'Ubu qui glisse un peu ridiculement. Mais derrière cette surface, on sent déjà la précision impeccable des comédiens qui maîtrisent leur jeu. Cette introduction nous présente l'Ubu tel qu'il fut joué et rejoué depuis sa création. Le Père Ubu imposant derrière sa gidouille énorme, les r de la « merrrrre » qui roulent fortement déclamés ; des mises en scène où le texte prime, seul prétexte au spectacle. Une esthétique que l'on ne questionne plus et qui, à force de tant d'évidence, voit son sens s'étioler.

Mais très vite, dès la seconde scène, l'Ubu se verra détrôné par un autre comédien : bondissant sur le plateau, il lui arrache la gidouille sacrée. Hurllements et coup de flingue en l'air, ACTE 2 SCÈNE 2, le choc est annoncé : les convenances du style vont être dynamitées pour notre plus grand plaisir. Et n'espérez plus une fidélité empirique au texte à présent. Malléable, il ne sera pas le point central de l'œuvre mais prétexte à la dérision et au spectaculaire, pour finalement renouer avec sa signification première.

Le thème majeur de la face politique est mis au goût du jour : l'utilisation de caméras ou téléphones portables, retranscrivant en direct les actions sur grand écran, évoque immédiatement la relation du politique aux médias. Venceslas nous fait part d'un fervent discours sur l'avenir de la Pologne, tel que l'on pourrait l'entendre aujourd'hui à la télé. Une scène de meurtre filmée au portable par la Mère Ubu ramène au réflexe du témoin actif seulement via son écran, ces images amateurs parfois diffusées aux JT. Jusqu'au public même qui, posté sur les gradins, devient peuple de Pologne intégré à l'image vidéo, l'auditoire d'un meeting ou d'une émission télé...

Et en règle générale, cet Ubu Roi questionne la place donnée au spectateur. Nous sommes parfois volontairement malmenés par des tensions, des gênes (un long moment de vacuité en plein milieu du spectacle), des explosions, de la violence, du fracas et des ruptures ; cela pour nous pousser à réagir au spectacle, le vivre et finalement s'y intégrer. Jusqu'à inviter le public à monter sur scène pour participer aux festivités de couronnement, où la timidité de la salle doit se rompre pour permettre à la représentation d'exister pleinement. Ce rapport entre permissivité et une trame parfaitement ficelée fait que sans jamais risquer l'approximation nous désirons prendre part à cette énergie.

La réalité du théâtre vient parasiter la pièce, comme une radio déréglée. De brèves coupures dans le jeu font ressurgir le comédien présent derrière le personnage : des trébuchements amènent un « putain ! » trop spontané pour être prémédité, tandis que certaines scènes sont parfois interrompues par des tensions entre les membres de la compagnie – quand il ne s'agit pas d'une engueulade suivie d'une grosse baston. Ainsi Ubu ne sera pas tyran que sur le plateau, le comédien qui l'interprète passant lui-même pour un chefaillon de théâtre.

Le réalisme n'est de toutes façons pas l'effet recherché ici. Qu'il s'agisse des lumières trop vertes (« par ma chandelle verte ! »), trop rouges ou trop bleues pour se faire oublier, ou de la distribution aberrante qui propose une reine en homme moustachu engoncé dans sa robe, un prince héritier bien adulte en tenue d'écolier et cartable, nous sommes sans cesse rappelés au travail qui se construit sous nos yeux.

Cette mise en abyme constante du théâtre dans le théâtre sous-tend l'ensemble de la pièce, et la scénographie y participe également. Ainsi nous verrons un régisseur, projecteur en main, suivre les comédiens pas à pas pour les éclairer à la perfection, ou courir sur scène au même titre que les acteurs.

Les moyens techniques mis en œuvre, sans être faramineux, intensifient le spectaculaire et la folie ambiante : explosions, faux sang, machine à fumer et confettis, décorum baroque, surchargé et coloré en tous sens... Ubu Roi nous en met plein la vue à peu de frais. Les comédiens jubilent à faire les idiots et cette joie enfantine de la destruction, ce chaos maîtrisé à la perfection, nous rappellent ce que c'est que le spectacle vivant. Jarry voulait foutre un grand coup de pied à une culture trop convenue ; c'est manifestement le chemin qu'emprunte aujourd'hui la Compagnie des Dramaticules. En martyrisant le père comme lui l'avait fait en son temps.

Lisa Dumas – La Galerie du Spectacle - Le 25 juillet 2015

L'Ubu roi des Dramaticules : un chaos superbement maîtrisé

Il faut que je commence par évoquer l'histoire de cette pièce, pour ceux et celles qui ne la connaîtraient pas. Donc *Ubu roi*, pièce de Jarry, ... non écrite par Jarry. Eh oui, la farce débute ici. En 1885, Jarry demande à deux de ses camarades de lycée, les frères Morin, de remanier un texte qui caricaturait un de leurs professeurs et s'intitulait *Les Polonais*. Après avoir été jouée au sein des appartements familiaux, la pièce est publiée en avril 1886 et connaît sa première représentation en décembre de la même année. L'absurde et le surréalisme du sujet, à l'époque, provoquent un véritable scandale.

Le pitch : le père Ubu assassine le roi Venceslas de Pologne, et il prend le pouvoir ; il fait tuer les nobles « J'ai l'honneur de vous annoncer que pour enrichir le royaume, je vais faire périr tous les Nobles et prendre leurs biens », puis ceux qui l'ont aidé à faire son coup d'État. Cependant, Ubu roi, doit faire attention au fils du roi déchu Venceslas, le prince Bougrelas. Père Ubu est tout au long de l'œuvre mené en bateau par sa femme, qui va lui voler son argent, l'obligeant à la fin de la pièce à fuir le pays avec ses généraux.

Et c'est là qu'intervient le génie de la Compagnie des Dramaticules ; ils se sont servis de la matière riche de cette histoire pour organiser un chaos maîtrisé, un bordel structuré, une folie gérée. Brillante, leur mise en scène est une perpétuelle mise en danger pour tous les acteurs : Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët, David Maison, Dominique Massat qu'il faut citer car ils sont talentueux, il émane de chacun d'entre eux une véritable aura dans la composition des rôles.

Mise en danger, car inclure du théâtre dans le théâtre, il faut oser ! Jouer de soi-même, quitter son rôle, pour parler de soi, mais composer tout de même avec sa propre image (la scène sur les subventions dans le milieu théâtral est savoureuse) C'est quitte ou double pour que cela prenne. Et la Compagnie des Dramaticules réussit haut la main l'exercice, par un travail minutieux, mais aussi certainement en partie car ils se connaissent bien. On ressent leurs complicités sur scène. Ils font régulièrement de nous spectateurs des acteurs à part entière, nous interpellent au sens propre et figuré du terme, nous filment, font exploser à nos oreilles des airs d'opéra, nous font venir sur scène. Il faut également nommer Thomas Chrétien, Simon Denis et Blandine Vieillot qui effectuent un superbe travail sur la scénographie, le son, les lumières et la vidéo. Car sans ces techniciens de l'ombre, le comédien n'est rien.

Tous ensemble, ils transposent ce texte qui date d'un siècle dans notre monde contemporain, avec une facilité déconcertante : utiliser nombre d'artifices, toujours dans un but précis, nous situer au coeur de l'action, pour nous livrer une réflexion très concrète au milieu de toute cette absurdité qui nous saute au visage. Le but d'un artiste est d'offrir sa vision subjective d'un texte, d'un sujet et de nous l'offrir afin de nous procurer des émotions. En ce sens, cette troupe a gagné son pari, personne ne ressort de la salle sans parti pris !

Cynthia Charton – ARTCHEMISTS.COM – 6 décembre 2014



Affreux, bêtes et pédants

Création en janvier 2014 au Théâtre de Châtillon

Le théâtre se moque du théâtre à Avignon

Le Monde

Le titre du spectacle a le mérite d'annoncer clairement la couleur : *Affreux, bêtes et pédants : une satire de la vie culturelle française*. Après s'être frottée pendant dix ans aux affres de la vie de troupe, au travail de répertoire (Ionesco, Pinter, Shakespeare, etc.), à la recherche de subventions (obtenues), aux directeurs de théâtre et aux réactions des spectateurs, la compagnie des Dramaticules a craqué. Et a, semble-t-il, éprouvé le besoin irrépressible de porter un regard sans concession sur le métier d'artiste, le fonctionnement de l'institution théâtrale et sur tous les protagonistes de ce petit monde dont les mœurs, constate-t-elle, sont empreintes « de formatage, de vanité et de postures ».

En plein conflit des intermittents, cette pièce – présentée jusqu'au 27 juillet au théâtre Girasole, à Avignon, dans le cadre du Festival « off » – a une résonance particulière et manie avec brio l'auto-dérision et la liberté de ton. « *Nous étions arrivés à une forme de saturation, avec le sentiment de participer à une routine dans un système hiérarchisé perclus de poncifs et de lieux communs* », explique le metteur en scène et comédien Jérémie Le Louët.

Fruit d'un travail d'écriture collective, cette création très documentée peut, au choix, susciter des réactions épidermiques sur le thème « c'est facile de cracher dans la soupe » ou enthousiastes pour son côté franchement salutaire.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce spectacle – et c'est sa force – n'est pas réservé aux initiés ou aux professionnels du théâtre, et la jeune troupe douée qui l'a écrit et qui l'interprète est passionnée par son métier. Mais elle a souhaité « faire tomber les masques »

et ne pas retenir une certaine « colère », qui, disons-le sans pour une fois galvauder l'expression, est politiquement incorrecte.

Tout le monde y passe : le spectateur qui a « beaucoup aimé », bien qu'il n'ait « rien compris », tout comme celui qui ne jure que par le « divertissement » et qui se demande comment un comédien peut gagner sa vie sans passer à la télé sont égratignés.

L'on raille avec autant de plaisir la directrice de théâtre béate qui présente sa saison en s'extasiant sur l'extrait d'une pièce où les acteurs mettent un temps interminable à dire trois mots ou en s'émoustillant pour la carte blanche donnée à un « artiste transdisciplinaire » qui entend présenter « un voyage initiatique dans le labyrinthe du monde ».

Metteur en scène irascible

Les autres ne sont pas en reste : ni l'intermittent rarement content de son sort qui rêve de cachetonner dans le cinéma et qui a profité d'une manif pour filer son CV à un réalisateur ; ni le responsable culturel suffisant qui fait lambiner une compagnie en mal de soutien pour monter son projet ; ni le metteur en scène irascible et manipulateur qui transforme une répétition de *Phèdre* en séance d'humiliation. Bref, personne n'est épargné.

Grâce à un vaste écran placé en fond de scène et à deux caméras qui filment tout, la vidéo devient le miroir critique de ce petit monde narcissique. C'est souvent cruel, quelquefois facile, mais terriblement drôle.

Certains pourront se sentir vengés de la souffrance et de l'ennui que, parfois, le théâtre emphatique inflige. Cette pièce aurait d'ailleurs pu aussi s'appeler : « Ah, le théââââtre ! » ■

SANDRINE BLANCHARD

Huit petites perles du off

► « Affreux, Bêtes et Pédants »

Un débat avec le public, une présentation de saison avec un artiste transdisciplinaire, « *figure actante* » adepte de la nudité et du Nutella, et une répétition de *Phèdre* avec un metteur en scène tyrannique et odieux. En trois tableaux, la compagnie des Dramaticules signe une satire au vitriol du milieu théâtral.

Un spectacle méchant et hilarant, qui nous venge des purges que nous infligent les affreux, bêtes et pédants du théâtre, en Avignon comme ailleurs.

Etienne Sorin - Le 13 juillet 2014

Affreux, sales et pédants. Sur le même thème, le théâtre dans le théâtre, voici une pièce moins prétentieuse, mais vraiment drôle, et pleine d'allant, écrite collectivement par la jeune compagnie des Dramaticules. Ses cibles : le spectateur baratineur qui s'écoute parler ; la directrice de théâtre qui se la pète alors qu'elle vend ses spectacles comme des savonnettes ; le metteur en scène qui humilie ses acteurs, lesquels s'écrasent mollement tant ils ont besoin d'un rôle pour survivre. Autrement dit : le narcissisme, le marketing, la manipulation, la carrière... Une satire vacharde qui nous montre l'envers du décor, épatant ! Au théâtre GiraSole.

**Le Canard
enchaîné**
Journal satirique paraissant le mercredi

Jean-Luc Porquet - Le 16 juillet 2014



Satire foisonnante et mordante menée tambour battant, le spectacle de la Compagnie des Dramaticules braque une loupe scrutatrice sur le monde du théâtre.

Dur métier que celui d'artiste ! On comprend pourquoi, dans sa note d'intention, Jérémie Le Louët cite avec humour Copi dans *La Nuit de Madame Lucienne* : « Vous allez la regretter, la vie de théâtre ! » Après avoir porté à la scène des œuvres littéraires, les membres de la Compagnie des Dramaticules signent collectivement le texte de ce spectacle, qui fait suite à une série de trois petites formes intitulées *Plus belle la vie d'une compagnie*, jouées hors les murs. Sous-titré « une satire de la vie culturelle française », ce courageux et ambitieux spectacle, souvent drôle, explore diverses facettes du monde du spectacle vivant et décortique sur le mode de la satire acérée les relations entre l'art et le public, entre l'artiste et le directeur de structure, entre les comédiens et le metteur en scène. La régie sur le plateau, quelques rares accessoires, une caméra et un écran en fond de scène, la vidéo jouant souvent d'effets de miroir : on vous montre tout ! La scène inaugurale s'assène comme un coup de poing : Jérémie Le Louët fait entendre *Le Manifeste du futurisme* (1909) de Filippo Tommaso Marinetti. *Tabula rasa* ! Ce texte révolutionnaire et flamboyant exalte la violence, l'agressivité et la fièvre du mouvement (tout pour finir dans la gueule du fascisme). Jérémie Le Louët le clame et le vocifère avec la maestria qu'on lui connaît.

Metteur en scène tyrannique

Lumière dans la salle. Exit le poète sublime et furieux. L'exigence radicale et provocatrice cède la place au micro qui circule, place à notre petit monde. Se succèdent alors diverses séquences : un débat avec les spectateurs commentant cette scène inaugurale, une présentation de saison (avec la performance d'un artiste qui déclenche l'hilarité de la salle), l'entrevue entre un artiste et un programmateur (monstre masqué !), la répétition à la table de l'acte I scène 3 de *Phèdre*, les aveux de *Phèdre* à Oenone avec un metteur en scène tyrannique (Jérémie Le Louët of course) qui pète un câble. Comme dans la scène de *Phèdre* très réussie, et vraiment drôle, le spectacle convainc particulièrement lorsqu'il se concentre sur l'acte de création même, dans toutes ses dimensions – économiques, artistiques et bien sûr humaines. Alors sous le rire se laissent voir toute la fragilité, toutes les difficultés et les peurs. Ancré dans le réel, pétri d'autodérision, maniant clichés et stéréotypes, le grotesque cultive la proximité plus que la distance. La Compagnie des Dramaticules prouve une fois de plus son inventivité et sa virtuosité : ils savent être... et paraître !

Agnès Santi – Janvier 2014

Le sous-titre « Une satire de la vie culturelle française », et le nom de la compagnie, Les Dramaticules, en disent davantage sur cette création que le titre lui-même. La troupe a pris le parti de se regarder, elle et le monde du théâtre, dans un miroir (à peine) déformant. Un débat surréaliste acteurs/spectateurs en début de représentation alors qu'il n'y a encore rien sur quoi débattre, sauf pour le prof de service ; la présentation de la saison d'un théâtre où l'accumulation de clichés conduit à l'hilarité ; une répétition de *Phèdre* qui vire à la séance de torture (belle composition de Julien Buchy)... Autant de situations cultivant l'autodérision pour expliquer les affres de la création. Une satire souvent drôle par ses exagérations et son réalisme.



Frédéric Péguillan - Janvier 2014

Loué soit le Jérémie !

« Affreux, bêtes et pédants », de la Compagnie des Dramaticules, joué dans le Off au Girasole, est comme une pépite dans la gangue du Off.

Soyons clairs : difficile de chroniquer un tel spectacle... Pourquoi ? Parce que Affreux, bêtes et pédants est très intelligent et regorge de surprises (que je ne révélerai pas).

Ça commence par le Manifeste futuriste de Marinetti (1876-1944), véritable acte de naissance de la culture des avant-gardes qui marquera le xxe siècle. Jérémie Le Louët, ce fou de littérature, nous le balance comme un crachat dans la figure. Profération à prendre ou à laisser. En tout cas, ça fouette les neurones, ça gifle le ciboulot, ça cingle la cervelle.

S'ensuivent des tableaux qui dézinguent au vitriol le théâtre, le spectacle ou la culture (pour certains, avec un C majuscule), avec toutefois une bonne dose de tendresse et d'humour.

La pièce est un catalogue drôle, méchant et pertinent des clichés, stéréotypes et autres bêtises du milieu théâtral. Par exemple : la séquence du projet exposé à un directeur de salle, qui glace le sang. Autre moment qui laisse pantois pour son sens prémonitoire inouï : les vidéos de manifestations de mouvements revendicatifs. De même, je n'oublierai pas la scène (grandiose) de la répétition de Phèdre, où Jérémie Le Louët (composant avec brio un metteur en scène caractériel) torture littéralement ses deux comédiens. Noémie Guedj et Julien Buchy y transpirent l'humiliation et la terreur. Le reste de la distribution (Anthony Courret et David Maison) est à l'avenant : brillant. Il faut dire que la direction d'acteurs et la mise en scène sont réglées au millimètre. Bref, du théâtre de haute volée.

Vincent Cambier - Le 8 Juillet 2014

WWW.THEATRES.COM

La Compagnie des Dramaticules dont nous apprécions particulièrement le travail joue sa dernière création « Affreux, Bêtes et pédants ». Jérémie Le Louët, coutumier des mises en scènes de grands classiques, s'attaque ici à une tout autre forme avec cette satire de la vie culturelle française. Un spectacle qui tombe à point nommé dans ce festival au vu du climat inquiétant qui règne sur le statut des artistes.

Jérémie Le Louët prend ici un virage déroutant, lui qui nous a plutôt habitué à un travail de répertoire. Ce spectacle déstructuré pourrait s'apparenter à un bilan des aventures de la compagnie, une sorte de rétrospective de leur parcours, mais alors une rétrospective cynique au possible, où les artisans de cette satire féroce n'auraient pas peur de se tourner en dérision. Issu d'une écriture collective le texte s'inspire de ce que l'équipe a vécu au fil des créations précédentes, tant au niveau de la recherche de partenaires, de structures de résidences, que de la relation entre les acteurs.

Le ton ubuesque est donné d'entrée de jeu avec une scène d'ouverture d'anthologie qui à elle seule vaut le détour, la suite ne sera que surprises et folies en tout genre. Car tout le propos du spectacle est là : la dimension totalement surréaliste de la condition de l'artiste. La Compagnie des Dramaticules met ainsi le doigt sur un point dérangeant, les spectateurs ne connaissent pas toujours les tenants et les aboutissants en matière de création de spectacle. Qui est payé, qui ne l'est pas ? Est-ce que tous les membres d'une troupe vivent en parfaite harmonie ? Comment finance-t-on la création d'une pièce ? Autant de questions que les spectateurs se posent en réalité et les comédiens sur le plateau vont tenter pendant 1h45 d'y apporter des réponses tout en n'oubliant pas au passage de se moquer d'eux-mêmes.

Sous une apparence de vaste délire improvisé la structure est bien entendu parfaitement contrôlée faisant appel à une scénographie précise. Utilisant à bon escient la vidéo et le micro, Jérémie Le Louët joue sans cesse avec la mise en perspective, brouillant les pistes en permanence pour ce jeu de massacre jubilatoire. Savaient-ils au départ du projet que leur création prendrait une dimension un peu plus cruelle au regard de la remise en question actuelle du régime des intermittents ? Quoiqu'il en soit la pièce arrive au bon moment en ces temps de crise. On peut affirmer sans crainte que le tournant pour Jérémie Le Louët est parfaitement maîtrisé, et les Dramaticules, au delà du côté drolatique du traitement, nous offre l'opportunité de questionner notre rapport au théâtre. Que demander de plus ?

Audrey Jean - Le 22 juillet 2014

AVIGNON EN OFF - Au milieu du plateau, dévorant son micro de rage, le comédien déverse un flot de paroles d'où émergent violence, guerre et destruction. Puis propose tranquillement aux spectateurs de réagir...

Encore du théâtre expérimental avec ces dix minutes allouées à la salle, qu'une caméra filme et renvoie en fond de scène? Aïe, aïe, aïe. Le pire est à craindre, et le pire semble proche quand deux spectateurs plus vrais que nature, l'un professeur et animateur d'ateliers théâtre, l'autre plus familier du petit écran que du répertoire, manquent de s'écharper. Le comédien fera vite revenir l'ordre (non, mais, c'est qui le chef, ici?) et nous poursuivrons ce voyage «satirico-documentaire» dans la vie culturelle française. Forte de dix ans d'expérience, la Compagnie des Dramaticules a pour un temps délaissé les classiques (qu'elle retrouvera à la rentrée avec Ubu Roi) et s'est attelée collectivement à l'écriture de ce spectacle, pour une immersion dans l'envers du décor de la création. La programmatrice d'une saison théâtrale, usant de clichés et de poncifs ; l'artiste plus abscons qu'inspiré, se barbouillant de pâte à tartiner ; le comédien qui court le cacheton ; l'acteur à l'ego plus gonflé qu'un spi ; le fonctionnaire de la culture arrogant et suffisant, le metteur en scène tyrannique qui refuse une pause pipi pendant la lecture de Phèdre... Nul n'échappe au regard impertinent Jérémie Le Louët et de sa troupe au fil de tableaux savoureux.

On rit beaucoup, des autres mais pas seulement : à notre place de spectateur, nous participons aussi à ce petit monde. Ou comment la dérision ne manque pas de gravité.

Françoise Josse - Le 10 Juillet 2014

INCONTOURNABLE !

Un performeur conceptuel, un directeur de théâtre sadique, un metteur en scène tyrannique sont, entre autres, les cibles de la «satire de la vie culturelle française» créée et jouée par Julien Buchy, Anthony Courret, Noémie Guedj, David Maison et Jérémie Le Louët, et mise en scène par ce dernier. Pour compléter le tableau de chasse, je me dévoue en commentateur pédant de la pièce, en reprenant les termes de l'un des personnages et en les appliquant à AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS: la pièce est un «Objet Théâtral Non Identifié», une singularité multipliant les angles d'attaque subtile dans une ébouriffante collection de tableaux qui s'entrechoquent.

Bien malin serait le spectateur qui pourrait prévoir la minute suivante. S'appuyant sur un dispositif vidéo qui donne toute son importance à un grand écran en fond de scène, la pièce mystifie, secoue, interpelle le public par des mises en abyme, des pièces dans la pièce et, fait rare de nos jours, des coups de théâtre. Pas des coups tordus, non, mais des coups si savamment orchestrés qu'ils font réfléchir. On cherche à anticiper et on est tout de même attrapé.

Le prodige, dans toute cette affaire d'attaque à théâtre armé contre les affreux, bêtes et pédants de la vie culturelle, est que la pièce est puissamment hilarante: le public est secoué de vagues de rire, heureux qu'on l'amène là où il ne s'attendait pas à se trouver. Ma voisine de siège me confia pendant la pièce, car dans le public on se glisse toujours quelques mots quand on est à ce point surpris et heureux de l'être, devoir sa présence à son mari qu'elle avait suivi sans conviction. Elle me glissa tout cela en hoquetant (le rire), et pliée en deux (toujours le rire). Alentour on était dans le même état.

C'est mordant, corrosif, intelligent, désopilant: vous ramènerez du OFF un marquant souvenir de théâtre en allant voir cet AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS au Théâtre GiraSole.

Walter Gehin - Le 6 juillet 2014



COUP DE COEUR !

Ce spectacle extraordinairement ciselé dans son écriture comme dans son interprétation est une perle d'intelligence et de finesse, franchement comique, sur les affres du monde culturel. À ne pas manquer.

Valérie Rousselot - Janvier 2014



Ceux qui se rendent régulièrement au théâtre ou à des pièces de danse contemporaine, vont prendre un plaisir fou à se remémorer ces soirées soi-disant intellos et si soporifiques où l'on ne rêve que d'une seule chose, hurler en quittant la salle. Car « Affreux, bêtes et pédants » relate tous les clichés du spectacle vivant dans un style délicieusement acerbe, satirique et fort drôle. Le tout, superbement bien interprété est accompagné par de multiples musiques et sons et surtout filmé et projeté sur écran géant ce qui permet de mieux percevoir les détails de cette burlesque création collective qui, finalement, donne une réelle envie de continuer à aller au théâtre.

Sophie Lesort - Janvier 2014



Affreux comme ces hommes politiques qui utilisent les saisons culturelles pour broser leur électorat dans le sens du poil, bêtes comme ces électeurs-spectateurs qui se pressent dans les salles au nom de la 1ère tête d'affiche « vue à la télé », pédants comme ces acteurs, comédiens, artistes de tout genre qui ont encore la prétention de se hisser aux rangs des plus illustres. Avec Affreux, Bêtes et Pédants, la Compagnie des Dramaticules dresse un portrait satyrique des acteurs de la vie culturelle française et tout le monde en prend pour son grade, n'en déplaît au politiquement correct. Mais par-delà les clichés, stéréotypes et autres idées reçues se cache une réalité palpable, tantôt cocasse, tantôt révoltante que les Dramaticules prend à bras le corps dans un état d'esprit à la fois acerbe et jubilatoire où la tension est à son comble et fait écho à la sensibilité du secteur culturel où le matériau principal demeure et demeurera l'humain, le rêve, l'imagination et l'exploration du monde physique et métaphysique.

Le spectacle est né d'une écriture collective en réponse à un besoin des comédiens de la compagnie de porter un regard critique sur leur métier et la place de l'artiste dans la société : son ressenti personnel et l'image que lui renvoie les « profanes », ceux qui ont « un vrai métier ». En effet, leur 10 ans de compagnie à parcourir les centres culturels, les théâtres, les médiathèques leur ont permis de discerner les questions qui reviennent sans cesse, fruits de la curiosité du public. Car oui, dans une société où les frontières entre vie privée-vie publique sont poreuses, les spectateurs ont soif de connaître l'envers du décor...

C'est ainsi qu'avec Affreux, Bêtes et Pédants, on navigue entre la relation spectateur-artiste, comédien-metteur en scène, chargé de production-éventuel programmateur, tout cela sous l'œil attentif de caméras qui nous renvoient les représentations, les dérives et les vanités en direct sur un écran placé en fond de scène. L'effet est intrigant et performatif, d'autant que cette distanciation critique est relayée par les coulisses et la régie à vue : tout est montré, à la manière d'un documentaire satirico-fictionnel. Certes, il y a bien un parti pris, mais pas de pathos, de lamentations, de critique facile ou populiste. Le portrait s'ancre dans la réalité.

Au programme : une entrée en matière révoltée, un débat entre artistes et spectateurs façon querelle des anciens et des modernes, une présentation de saison aux relents de télé-achat, une répétition qui tourne à la séance de torture. Autant de tableaux qui mettent en lumière les affres et les méandres de la vie culturelle. On rit des idées reçues, on s'étonne des réalités d'un milieu sujet aux fantasmes les plus délirants où les phases difficiles sont ponctuées de moments d'exaltation et on en apprend beaucoup sur « l'envers du décor ». Mais qu'on ne s'y trompe pas, Affreux, Bêtes et Pédants sont des adjectifs qui ne dépeignent pas que la vie culturelle... Comme toujours, le théâtre se fait le miroir de la société dans laquelle il germe et se perpétue et il n'a pas le monopole du mensonge, de la lâcheté, de la compromission, des chimères et de la domination... Quoiqu'il en soit, la Compagnie des Dramaticules montre une fois de plus qu'elle sait mêler l'exagération et la réalité, pour un résultat efficace, inventif et irrésistiblement drôle !

Hoël Le Corre - Janvier 2014

Un théâtre intelligent, drôle et politique

Terriblement drôle, la nouvelle création de la Compagnie des Dramaticules est aussi une salubre petite merveille de subtilité. A voir absolument.

Satire des « acteurs de la culture », Affreux, bêtes et pédants constitue surtout une fine analyse sociologique du monde du théâtre : spectateurs, directeurs d'établissements culturels, comédiens, tout le monde est épinglé. Mais là où d'autres se limitent à une critique complaisante qui vire à l'autocélébration, la compagnie porte un véritable questionnement politique. Si le théâtre a un rôle à jouer dans la société, il ne doit pas, il ne peut pas se contenter de s'adresser à un public d'habités généralement plus lettré que la moyenne. Les tarifs attractifs, les opérations visant à attirer de nouveaux publics n'obtiennent que des résultats mitigés qui ne remédient pas à l'entre-soi. Le théâtre populaire a vécu et les Dramaticules s'efforcent de comprendre ce qui l'a tué. Le décor minimaliste et modulable permet d'enchaîner sans temps mort les scénettes créées collectivement. Il est vrai que pratiquant également les représentations en appartement, la troupe a l'habitude de s'adapter à tous les terrains. De ce fait, on peut rire continûment tout au long du spectacle. Car c'est là que réside l'exploit : sans rien renier de ses exigences politiques, Affreux, bêtes et pédants est aussi une pièce hilarante. Hors de leur contexte, mis en valeur sur scène, les stéréotypes, les idées reçues et les lieux communs frappent par leur absurdité et leur bêtise et provoquent nécessairement le rire. L'objection selon laquelle, en ces temps de crise, il faudrait se distraire et non réfléchir est donc nulle et non avenue puisque les Dramaticules prouvent magistralement que l'un n'est pas exclusif de l'autre.

Théâtre et politique

Mais à vrai dire, plus que pour le moment de rigolade ou la qualité de la pièce, il faut aller voir Affreux, bêtes et pédants parce que c'est un spectacle important qui témoigne d'une prise de conscience par rapport à des problématiques spécifiques à notre époque. Avec ses propres moyens, plus dramatiques et moins documentaires, la pièce peut se rapprocher de l'initiative du film de Balbastre et Kergoat, Les Nouveaux chiens de garde. En se moquant des gardiens du temple, les Dramaticules invitent tous les acteurs du monde culturel à se réapproprier un outil qui leur appartient et à le rendre à nouveau agissant. Ils rejoignent encore les préoccupations du sociologue et historien Gérard Noiriel qui, notant l'échec des chercheurs à s'adresser au public et à juguler le racisme, prône le retour à un théâtre politique et une alliance des hommes de science et des hommes de théâtre. Ces derniers, en provoquant l'émotion, étant selon lui plus susceptibles d'imprégner l'intellect des spectateurs, une assertion qui semble depuis longtemps partagée par la troupe de Jérémie Le Louët.

Aurore Chery - Janvier 2014

